

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Léopold I^{er}

Les ploutocrates de la nouvelle Allemagne

La semaine sociale des catholiques italiens

L'exposition rétrospective du paysage flamand

Orient et Occident

Le rapprochement franco-allemand

A. De Ridder

Prof. Dr Rechtenfels

Louis Picard

Vicomte Charles Terlinden

Henri Massis

Comte Louis de Lichtervelde

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le cardinal Touchet orateur, Mgr J. Schyrgens. — France. — Tchécoslovaquie. — S. D. N. — Amérique du Sud.

La Semaine

♦ La campagne électorale pour les prochaines élections communales ne passionne guère l'opinion publique. Il y a des raisons de s'en réjouir, comme il y en a de le regretter.

Qu'une consultation électorale n'agite pas plus que ça le peuple-souverain; que les citoyens vaquent comme de coutume à leurs occupations quotidiennes, et ne se laissent pas enfiévrer par tout le factice d'une consultation populaire; que le mensonge et la surenchère ne règnent pas en maîtres; que les plus bas instincts ne soient pas déchainés et que des tourbillons de boue n'entraînent pas les électeurs, de tout cela il faut grandement se féliciter.

Mais derrière ce calme relatif, les institutions vivent et continuent leur œuvre de dissolution.

Pour être moins apparente sur le terrain communal que sur le terrain législatif, cette œuvre n'en est pas moins mortelle.

Ah! Si administrer une commune ne comportait que le soin de la voirie, l'organisation de la police, des travaux d'utilité publique et des mesures d'hygiène! Mais par leur activité scolaire et charitable, les communes disposent d'une influence morale énorme.

Avec l'argent de tout le monde, ils créent ou subventionnent des écoles et ils fondent des hôpitaux. Par les bureaux de bienfaisance, ils ont une action indirecte sur l'âme des pauvres.

De sorte que, chez nous, les élections communales sont dominées, elles aussi, par le problème religieux.

Les administrations communales à majorité anticléricale sont de terribles agents de déchristianisation, c'est-à-dire, en fin de compte, des meurtriers de la vie sociale, des assassins de la Patrie. Ecoles neutres

(c'est-à-dire anti-catholiques), hôpitaux dont sont exclus prêtres et religieuses, bureaux de bienfaisance dont les faveurs sont réservées à ceux qui vendent leur âme, ou celles de leurs enfants... c'est tout cela qui est en question le 10 octobre.

Et le jeu normal de nos institutions est que les choses s'aggravent au lieu de s'améliorer. Le suffrage universel pur et simple tend, de lui-même, à favoriser le mal et à handicaper le bien. Quand la Vérité et l'Erreur luttent à armes égales, c'est l'Erreur qui se trouve avantagée...

En attendant que se produise — que se généralise plutôt — la réaction anti-libérale qui, seule, sauvera l'Europe, il n'y a qu'à s'employer de toutes ses forces à minimiser le mal. Le 10 octobre, tous les catholiques, tous ceux qu'effraient la déchristianisation des masses et la marée montante du matérialisme, voteront AVANT-TOUT pour des candidats catholiques.

Mais il importe de rappeler toujours que ce n'est pas du jeu normal de nos institutions politiques actuelles que peut venir le salut.

Les catholiques auront beau multiplier les écoles libres et les hôpitaux privés, les prêtres auront beau accomplir des miracles d'apostolat et des prodiges de diplomatie pour forcer, quand même, la porte des hôpitaux, le travail de corrosion n'en continuera pas moins implacable et meurtrier.

Qu'opposer, en effet, au torrent d'or officiel?...

Tôt ou tard les principes de 89 sortent leurs effets. Puisse l'exemple d'une France, laïcisée par eux, nous empêcher de pousser l'expérience trop loin.

Seule, une réforme profonde de nos institutions organisant le suffrage et limitant sa portée sauvera ce qui reste à sauver et permettra de remonter la pente.

Léopold I^{er}

H. Pirenne, nous écrivant récemment à propos d'une publication consacrée à notre histoire contemporaine, disait : « Décidément, notre histoire au XIX^e siècle sort de la grisaille qui l'avait rendue longtemps si peu attirante ».

Qu'aujourd'hui, grâce aux travaux de quelques écrivains, cette histoire séduise un public nombreux, l'accueil fait au *Léopold II* du comte L. de Lichtervelde et au *Léopold I^{er}* du comte Corti et du baron Buffin en fournit une preuve incontestable. Il est peu d'ouvrages d'imagination qui se soient vendus en Belgique à un aussi grand nombre d'exemplaires. Leur succès constitue un encouragement pour les érudits qui se consacrent aux études de ce genre. Puissent les lecteurs, qui en ont pu saisir l'importance ainsi que l'attrait, leur demeurer fidèles.

Sur Léopold I^{er}, nous ne possédions guère que le volume aujourd'hui bien incomplet, fort vieilli et qui avait une allure de panégyrique plutôt que de livre d'histoire, de Théodore Juste.

N'eût été la guerre, nous en serions peut-être encore réduits à cet ouvrage, toutes les archives où étaient conservées les documents nécessaires pour faire mieux étant restées soigneusement fermées jusqu'en 1914. Mais les hostilités terminées, voici que s'ouvrent ces archives. L'Autriche permet de fouiller dans les papiers de ses anciens souverains, de ses archiducs, de ses hommes d'Etat du siècle dernier. La Belgique aussi offre libéralement aux chercheurs ses archives diplomatiques. Les historiens ont donc à leur disposition une grande partie des papiers indispensables pour scientifiquement écrire l'histoire et analyser le caractère de notre premier roi.

Le comte Corti, qui a acquis par plusieurs ouvrages une réputation honorable dans le monde des historiens autrichiens, s'est attelé à cette besogne et a consacré à Léopold I^{er} un livre écrit en allemand, bientôt suivi d'une traduction anglaise.

En Belgique, on ne s'intéressa guère à cette publication. C'est à peine si quelques journaux en firent mention. Le baron C. Buffin qui, avant la guerre, avait publié un important volume sur la jeunesse de Léopold I^{er}, entreprit de traduire en français l'œuvre du comte Corti. Mais il s'aperçut que l'historien viennois n'avait étudié qu'assez partiellement l'existence du fondateur de notre dynastie. Il ne s'était servi d'aucun document conservé en Belgique. Il y avait là un défaut à corriger. Le baron C. Buffin l'entreprit et des fouilles heureuses faites dans les archives publiques et privées lui fournirent d'abondants renseignements inédits à l'aide desquels il put combler, en partie du moins, les lacunes laissées dans son volume par le comte Corti.

La collaboration des deux auteurs nous donne un portrait où apparaît un Léopold I^{er} inconnu aussi bien dans son rôle international que dans l'action qu'il exerça sur la vie intérieure de sa patrie d'adoption.

Ce fut une destinée bien inattendue que celle de ce petit prince cobourgeois, né dans une Cour besogneuse et qui eut une jeunesse traversée par la tyrannique oppression de Napoléon I^{er} sur l'Allemagne; qui gravita un moment dans l'entourage impérial et eut même, semble-t-il, une intrigue avec la reine Hortense. Il sut se

retirer à temps du service français et se trouva parmi les vainqueurs lorsque survint la terrible débâcle consécutive de la campagne de Russie. C'est alors le mariage avec la princesse Charlotte d'Angleterre, la perspective d'un grand rôle à jouer dans la politique britannique, peut-être même l'élévation au trône d'Angleterre, c'est la désillusion amenée par la mort prématurée d'une femme qui paraît avoir été tendrement aimée, c'est l'offre du trône de Grèce refusé pour des motifs non encore bien déterminés, c'est enfin l'élection au trône de Belgique qui fixe la destinée de Léopold de Saxe-Cobourg et lui permet de jouer un rôle de première importance, si pas toujours publiquement du moins dans les coulisses.

La politique internationale de Léopold I^{er} est conditionnée par les nécessités de l'existence de sa nouvelle patrie. Pirenne, dans la dernière page du dernier volume de son *Histoire de Belgique*, dit à propos du protocole du 20 décembre 1830 qui reconnaissait l'indépendance de la Belgique : « Mais par cela même que le protocole du 20 décembre avait une signification plus haute (il reconnaissait le principe de la souveraineté nationale) il importait de l'entourer de plus de garanties pour en assurer la durée et l'accommoder à l'équilibre européen. Comment s'y prendre afin de conserver à la Belgique, ce point sensible de l'occident, l'indépendance qu'elle venait de conquérir, mais qu'elle serait évidemment incapable de protéger contre les convoitises, les ambitions ou les agressions de ses voisins dont elle avait été depuis des siècles le champ de bataille? *Le problème était d'autant plus délicat que chacune des Puissances se réservait d'interpréter à sa manière la déclaration à laquelle les circonstances l'avaient acculée. Bien des difficultés restaient à vaincre, bien des intrigues à déjouer, avant que l'œuvre fut achevée et que la Belgique reçut enfin le statut qui devait placer sa nationalité restaurée sous la sauvegarde de l'Europe* ».

Ces lignes sont vraies aussi pour le traité des XXIV articles et même pour celui du 19 avril 1839. La neutralité de la Belgique était pour ses garants et ses parrains, sauf peut-être pour l'Angleterre, un expédient que chacun comptait bien ne respecter qu'autant que ses intérêts le lui commanderaient. Dans ces conditions, l'avenir de notre pays était très précaire, et son affermissement devait dépendre de l'habileté ainsi que de l'influence de ses gouvernants. La Belgique ne possédait pas au début d'hommes d'Etat jouissant de quelque autorité à l'étranger. Destructeurs d'une des principales œuvres du Congrès de Vienne, les fondateurs de notre indépendance étaient considérés comme de dangereux révolutionnaires dans les Etats de vieille monarchie. De plus, les principes libéraux qu'ils avaient inscrits dans leur constitution les mettaient en opposition avec les théories les plus en honneur dans les Etats de la Sainte-Alliance. Ceux-ci redoutaient la propagation de leurs idées et ne les tenaient pas en estime. Le salut pour la Belgique dépendait donc de son souverain que l'Europe avait accepté.

Léopold I^{er} comprit admirablement la situation des provinces sur lesquelles il était appelé à régner. Il sentait son existence menacée par les appétits des Etats qui l'entouraient. Il vit que

cette existence dépendrait d'un équilibre à établir entre les Puissances européennes.

D'une part, il s'attacha à la conclusion d'une entente anglo-française. Il savait que jamais l'annexion de la Belgique à la France ne serait tolérée par l'Angleterre. Il jugeait donc la sûreté de notre pays assurée si la France comprenait la nécessité de se concilier les bonnes grâces et l'appui du Cabinet de Londres et, par là même, de s'abstenir de toute attaque contre nous. D'autre part, il rêvait l'établissement d'une alliance entre les trois Puissances du nord, la Russie, la Prusse et l'Autriche qui, en cas d'une rupture entre la France et l'Angleterre, aurait été assez puissante pour préserver notre pays d'une tentative de conquête française. Il ne désirait pas soulever ces trois puissances contre la France, il voulait que leur confédération fût uniquement défensive et il y voyait un moyen presque infaillible de faire respecter les limites territoriales arrêtées au Congrès de Vienne et modifiées pour la Belgique en 1830.

MM. Corti et Buffin commettent une grave erreur lorsqu'ils font de Léopold I^{er} un ennemi déclaré de Napoléon III, un ennemi allant jusqu'à regretter l'échec de la tentative d'assassinat commise par Orsini. Cette théorie défendue à travers tout leur livre n'est justifiée par aucun des documents qu'ils ont eus entre les mains. Elle part d'une idée préconçue. Léopold I^{er} craignit, et avec raison, la politique impériale vis à vis de la Belgique, comme il avait craint, mais un peu moins peut-être, la politique de la monarchie de juillet. Mais il désira toujours vivre en paix avec Napoléon III et lui rendit service quand il le put.

Pour arriver au but qu'il poursuivait, Léopold I^{er} se met en relations avec les souverains et hommes d'Etat d'Angleterre, de France, d'Autriche, de Prusse et de Russie. Il a connu Metternich au Congrès de Vienne. Il entretient une correspondance avec lui et recourt à son entremise notamment lorsqu'il désire obtenir quelque chose de la Cour de Rome. Le vieux diplomate considère d'abord avec quelque dédain le jeune souverain, mais, peu à peu, surtout lorsqu'il aura vu sombrer sa propre politique dans les émeutes de Vienne en 1848, il rend hommage à la sagesse du roi des Belges.

Après Metternich, c'est avec Schwartzberg, puis avec Buol que correspond Léopold. Il ne leur demande pas toujours des services ou des avis, il donne lui-même des conseils en matière de grande politique. Ces conseils, il n'attend pas qu'on les sollicite, il prend l'initiative de les envoyer et l'on ne peut s'empêcher, lorsqu'on lit sa correspondance, de penser qu'il dut paraître parfois un peu importun. Quoi qu'il en soit, on ne peut s'empêcher non plus d'admirer la sagesse de ses vues, leur caractère un peu prophétique même. N'est-elle pas particulièrement suggestive cette lettre dans laquelle le souverain engage l'Autriche, en querelle avec la Prusse, de se réconcilier avec elle, mais aussi, s'il faut en venir aux mains, de l'écraser complètement, sans quoi elle se relèverait bientôt plus redoutable que jamais? N'avait-il pas bien jugé le caractère prussien en écrivant ces lignes?

En politique intérieure, Léopold I^{er} fut un artisan actif de l'établissement de l'ordre et d'une administration rationnelle. Il voulut avant tout être un monarque constitutionnel malgré le peu d'admiration qu'il professait pour notre Constitution. Elevé dans les théories de la monarchie de droit divin, de caractère très absolu et dominateur, il n'admettait pas la légitimité des entraves mises par la charte belge au pouvoir royal. Pour maintenir à ce pouvoir les minces prérogatives accordées par les constituants de 1830, il dut lutter à la fois contre les exagérations menaisiennes d'une portion notable du parti catholique, et contre les empiètements que voulaient faire subir à la Constitution certains hommes aux idées avancées du parti libéral. Rien n'est plus symptomatique de son respect de la Constitution que sa colère

en face des émeutes provoquées par la loi des couvents, émeutes par lesquelles le parti anticlérical prétendit faire prédominer la volonté de la rue sur celle de la majorité du Parlement. Il considéra ces manifestations comme l'atteinte la plus grave qui pût être portée à notre pacte fondamental.

Il voulait que les partis respectassent la Constitution comme il la respectait lui-même. A plusieurs reprises, des conseils de coup d'Etat lui furent donnés par Paris et par Vienne et, s'il y avait obéi, il aurait pu, pour mener à bien semblable entreprise, obtenir le concours de troupes étrangères. Il eut d'autant plus de mérite à résister aux encouragements qui lui furent donnés à cet égard, que certaines des réformes qu'on lui conseillait de presque toutes les capitales européennes, notamment en matière de presse, avaient ses sympathies. Il voulut rester fidèle à son serment et non sans orgueil il rappela à sa fille Charlotte, lorsqu'elle alla ceindre la couronne impériale du Mexique, comment pendant son long règne, il avait scrupuleusement observé la Constitution acceptée en 1831.

S'il fut roi constitutionnel, il ne fut pas roi fainéant, laissant à ses ministres et au Parlement le soin de régler à leur guise les questions de politique et d'administration. Il entendait être consulté sur ces questions dès qu'elles revêtaient une certaine importance. En politique extérieure, il eut son secret du Roi, ses agents officieux, sa correspondance directe avec les agents diplomatiques belges. Son action en cette matière est encore mal connue et sera difficilement mise jamais complètement au jour, les archives personnelles de notre premier roi ayant disparu dans l'incendie du château de Laeken. Le comte Corti et le baron C. Buffin n'ont guère pu nous éclairer que partiellement à ce sujet.

Le volume publié par les deux historiens abonde en révélations et si, sur certains sujets, comme par exemple pour les relations de Léopold I^{er} avec la France il n'est point un guide sûr, si sur ce point il manque d'objectivité, comme nous l'avons dit, il n'en constitue pas moins pour l'histoire de notre premier roi une contribution d'incontestable valeur. Le livre n'est pas un livre définitif, mais il apporte des matériaux importants pour l'élaboration de pareille œuvre.

On a justement critiqué les défauts de rédaction du volume, ce n'est point, comme on l'a constaté avec raison, un chef-d'œuvre. Mais on a déclaré en même temps que, malgré ses imperfections, « l'ouvrage est prodigieusement intéressant ». Ce jugement est aussi le nôtre et nous croyons qu'il sera généralement ratifié.

A. DE RIDDER.

Les ploutocrates de la nouvelle Allemagne

En passant en revue les divers types de ploutocrates, l'ancienneté met les Rothschild au premier rang. Le fondateur de cette dynastie de financiers naquit en 1743 dans le ghetto de Francfort. Dans sa jeunesse, il vendit de vieux habits et se prépara à devenir rabbin. Mais le commerce de l'argent eut les préférences de Mayer Amschel : il entra dans la banque Oppenheim et se livra au trafic de l'or, de l'argent et des antiquités.

En 1775, Rothschild fait la connaissance du Grand Electeur Guillaume de Hesse qui lui ouvre sur l'heure un gros crédit. Le rôle d'intermédiaire dans les affaires d'emprunts fut, pour Rothschild, fort lucratif. Le *Landgraf* de Hesse susmentionné était l'homme le plus riche de son temps, auquel les gouvernements néecessiteux s'adressaient pour obtenir des prêts.

Rothschild réussit ensuite à devenir l'ami du directeur des finances hessoises, ce qui lui ouvrit immédiatement la voie des combinaisons financières les plus importantes. C'est ainsi qu'en 1801, le *Landgraf* lui avançait 160,000 talers à 4 %, l'année suivante 200,000 florins. En 1813, grâce aux capitaux du *Landgraf*, Rothschild souscrivit pour 120,000 florins d'obligations 4 1/2 % des Etats du Palatinat. Un peu plus tard, il prit encore pour un demi-million de florins de ces obligations et achetait pour 400,000 florins d'obligations Hesse-Darmstadt.

Voici en quels termes émouvants le Juif Börne parle du vieux Rothschild :

« C'était un homme fort dévot : sa piété allait de pair avec une grande bonté de cœur. Il avait un visage empreint de douceur, une barbiche à pointe, il se coiffait d'un tricorne, ses vêtements étaient des plus modestes, presque misérables. Ainsi accouru, il se promenait dans Francfort, toujours entouré, tel un souverain de sa cour, d'une foule de pauvres diables, auxquels il distribuait des aumônes ou des bons conseils. Rencontrait-on dans la rue une théorie de mendiants à mine rassérée ou satisfaite, on se disait que le vieux Rothschild avait passé par là. » A la vérité, de pareils récits ne doivent être accueillis que sous bénéfice d'inventaire. Il en est de même de ces histoires touchantes qui nous narrent la fidélité de Rothschild à l'égard de son souverain tombé dans le besoin à l'époque des guerres napoléoniennes. Ce sont là des anecdotes. Ce qu'il y a de plus digne d'attention dans le caractère du vieux Rothschild, c'est que sa politique à l'égard de sa famille constitue le prototype et le symbole de ce que deviendra par la suite le capitalisme financier « superétatique » et très nationaliste-juif. Un accord familial durable assurait les bases de la fortune des Rothschild à l'aide d'unions matrimoniales réciproques. Dès 1890, la branche allemande possédait près de 300 millions de marks. Avant la guerre, le montant total de la fortune de tous les Rothschild dans le monde entier était évalué à 10 milliards de marks-or. La guerre mondiale et ses conséquences n'ont pas infligé aux Rothschild de pertes particulièrement sensibles. Tout au contraire : comme l'atteste l'issue de la spéculation sur le franc au printemps de 1924, la politique familiale des Rothschild s'est révélée dans l'après-guerre comme le meilleur palliatif contre les surprises de la spéculation internationale.

* * *

Après les Rothschild, ce sont les Mendelssohn qui tiennent le plus haut le drapeau de la « tradition ».

Les relations de cette famille juive avec les Hohenzollern offrent un intérêt tout particulier. Josef Mendelssohn, fondateur de la dynastie, naquit à Berlin en 1720. A cette époque, les Juifs berlinois étaient tenus, chaque fois que l'un d'eux se mariait, d'acheter à la *Porzellanmanufaktur* royale un certain nombre d'objets en porcelaine, au choix de la fabrique. Lorsque vint le tour de Moses Mendelssohn, on lui imposa de la sorte l'achat de vingt singes en porcelaine, de grandeur naturelle, parfaitement invendables.

Mais cette situation allait un jour être renversée. Moses Mendelssohn sut pénétrer dans les milieux des classiques allemands et y devenir influent. Il servit de modèle au « Nathan » de Lessing. A un certain moment, il possédait près de 2 millions de marks, puis cet avoir fondit, tant et si bien que ses trois fils et ses trois filles n'héritèrent que de sommes modiques. De ces trois fils — Josef, Abraham et Nathan. — c'est surtout Nathan qui nous intéresse ici. Nathan sut gagner au plus haut point la confiance du gouvernement prussien qui, en 1819 et en 1820, lui confiait le recouvrement des dommages de guerre dus par la France. Paul, fils d'Abraham Mendelssohn, était consulté par Bismark, en 1865, sur la façon dont le monde commerçant de l'Allemagne du Nord envisagerait une guerre avec l'Autriche. Ernest, fils de Paul, nouait des relations étroites avec l'Etat russe et mourait la veille de Noël 1908 : il était alors un des hommes les plus riches de Berlin. Sa fortune s'élevait à près de 100 millions de marks. Ses trois fils possèdent dans le Tiergarten de Berlin de fort belles villas. L'empereur Guillaume II a contribué à leur embellissement par les produits de sa fabrique de porcelaine de Cadix. Comme on l'a vu, son ancêtre Frédéric-le-

Grand avait comblé les Mendelssohn de singes en porcelaine ; aujourd'hui — à l'époque d'avant-guerre tout au moins — les ploutocrates du même nom commandent au descendant de Frédéric des carreaux de faïence !

* * *

Comme tradition politico-économique, comme aptitude à formuler de main de maître les idées qui, à notre époque, flottent dans l'air, les deux Rathenau tranchent sur la majorité des ploutocrates modernes. Au début du XX^e siècle, nous trouvons Emile Rathenau comme directeur général de l'*Allgemeine Elektrizitätsgesellschaft (A. E. G.)* et des usines électriques berlinoises, au capital de plus de 200 millions de marks. Position qu'avait su atteindre Emile Rathenau après des débuts misérables et une existence mouvementée. Arrivé sans le sou à Philadelphie, il y avait compris l'importance future des machines, du téléphone et de l'électrotechnique. Revenu à Berlin, il obtint une concession téléphonique, à un moment où on regardait le téléphone comme une utopie. Bien plus : alors même qu'un Werner von Siemens qualifiait d'entreprise inepte et vouée à un insuccès complet la fondation d'une usine électrique, Emile Rathenau est au nombre des fondateurs de l'*Allgemeine Elektrizitätsgesellschaft*.

Le fils d'Emile, Walther Rathenau hérita de tous les talents de son père. Il était non seulement commerçant, mais aussi technicien et explorateur colonial, le tout avec grand talent. La mentalité de Rathenau junior ressort de façon frappante de certains de ses dires. « Celui qui se plaint de l'âpreté de la concurrence », dit-il, par exemple, « ne fait que se plaindre de ce que les idées lui manquent — tout au moins dans la plupart des cas ». « Celui qui se plaint d'avoir trop à faire », dit-il encore, « prouve par là qu'il ignore l'art d'organiser. Napoléon ne se serait pas refusé à conquérir l'Espagne sous prétexte d'être surchargé. D'autre part, celui qui a trop peu à faire démontre par là son inutilité. » Des sentences lapidaires, telles que les suivantes, sont plus profondes encore : « Reconnaître et créer les besoins, c'est là la base de tout *business* ». « On reconnaît les hommes sans aptitudes à ce trait : ils tâchent de pressurer ceux qui leur succéderont. » Quelle fierté véritablement « royale » que celle que respirent ces considérations sur l'art de faire de l'argent : « Jamais encore je n'ai rencontré un véritable lanceur d'affaires et *business man* mettant le gain à la première place. J'affirme même que celui qui tient avant tout à gagner de l'argent ne saurait être un grand homme d'affaires. Le petit commerçant, le débitant, vivant de son travail, pense et doit penser en toute première ligne à ses revenus. Il emploie ses forces physiques et intellectuelles à subvenir à ses besoins, au même titre que l'ouvrier et le fonctionnaire, à cette différence près qu'il dispose, quant à son travail, d'une certaine indépendance... surtout illusoire. Acquiert-il ou vend-il des marchandises à crédit, il n'est pas plus commerçant qu'un cantonnier, un employé de magasin ou un fonctionnaire du télégraphe. Il agit comme un mandataire de ses créanciers et de concert avec eux. Il lui manque la liberté de disposer... Tout commerçant n'est pas nécessairement un homme d'affaires, pas plus que tout domestique n'est un commissionnaire, ni que tout cocher n'est un voiturier, ni que tout cabaretier n'est un restaurateur. Ce qui fait tout d'abord un homme d'affaires c'est un capital — soit qu'il lui appartienne en propre soit qu'il l'ait emprunté — suffisant pour le but visé. C'est ensuite un don naturel, auquel ne peuvent suppléer ni l'instruction, ni une académie, ni la pratique. »

Ajoutons que la tendance si caractéristique des ploutocrates de s'immiscer dans les milieux aristocratiques ne faisait nullement défaut à Rathenau. C'est ainsi qu'en 1910, il acheta à Guillaume II le château royal de Freienwalde à la condition expresse que ledit château continuerait à porter le même titre de *Königliches Schloss Freienwalde*.

* * *

Ce que Walther Rathenau avait de particulièrement puissant, c'était un talent d'organisateur qui le fit entrer plus d'une fois en conflit avec Stinnes. Stinnes combattit violemment l'accord de Spa comme n'atteignant pas l'objet qu'on s'était proposé en Allemagne. Il lui eût même préféré l'occupation de la Ruhr. Au contraire, Rathenau se fit le défenseur de l'accord, du point de vue des nécessités politiques et économiques du moment, et il eut le dessus.

Rathenau est le fondateur de la *Planwirtschaft* : une organisation économique, mélange d'économie capitaliste et d'économie socialiste née des consortiums des dernières années de l'avant-guerre et du socialisme des mesures économiques prises pendant la guerre. Mais le système n'a pas eu la vie longue, ainsi que les événements se sont chargés de le démontrer peu d'années plus tard en Allemagne comme en Autriche. Peut-être, après tout, le système de la *Planwirtschaft* était-il exactement le contraire de ce qu'il prétendait être. Ce n'était pas là de la politique réaliste. La *Planwirtschaft* ne faisait que s'ajuster aux idées dominantes de l'époque. Les compromis ne pouvaient rien contre l'antagonisme qui séparait les patrons des ouvriers.

Prenant le contre-pied de Stinnes, Rathenau représentait la politique dite d'exécution des traités. On ne saurait dire s'il modifia à ce sujet son point de vue à la suite de l'entretien qu'il eut une nuit avec Stinnes, peu de jours avant d'être assassiné.

Il est difficile de reconnaître à Rathenau, ne serait-ce qu'à cause de son origine juive, un sentiment national très prononcé. Il a reconnu lui-même s'être exprimé ainsi dès août 1914 : « Au début de la guerre, nous nous rencontrâmes (il s'agit de Rathenau et d'un de ses amis) convaincus de son issue funeste. Mon ami ne me contredit pas comme je prononçai ces paroles : « Jamais le moment » ne viendra où le Kaiser vainqueur du monde entier, entouré de ses paladins sur chevaux blancs passera sous la porte de Brandebourg. L'histoire mondiale aurait perdu en un pareil jour toute signification. Non ! Aucun des grands qui se sont lancés dans cette guerre ne lui survivra. »

Un article sur la guerre future paru en 1912 dans le *Berliner Tageblatt* est un bel exemple de la même mentalité. On pouvait y lire : « Bien gouverner l'Allemagne veut dire aujourd'hui : bien calculer. Les fils de Sem s'y sont toujours distingués ; c'est pour cela qu'il faut, aujourd'hui, aux postes où se jouent les destinées de l'Allemagne des calculateurs, des techniciens en économie. A-t-on vraiment eu tort d'aller les chercher au sein de la race juive ? Un des meilleurs instincts de Guillaume l'Instinctif ne consiste-t-il pas, lorsqu'il a besoin, dans des situations délicates, d'entendre de bons conseils, d'appeler au Palais les Rathenau, les Simon, les Goldberger, les Hermann, les Arnold, les Ballin, les Schwabach, les Friedländer-Puld ? Nos guerres sont menées aujourd'hui sur une bande de papier où viennent s'inscrire les chiffres. »

* * *

La guerre qui faisait tout chanceler, qui transformait en chaos toutes les organisations économiques de l'Allemagne, offrit à Walther Rathenau, assoiffé d'activité, des chances inespérées.

Dès juillet 1913, *Die Bank*, revue bancaire, écrivait en parlant du système Rathenau : « Son importance pour le développement de l'économie allemande git dans la création et l'extension du système financier, baptisé, ici même, il y a bien des années déjà : système Rathenau. Certes, téléphone et lumière électrique seraient arrivés en Allemagne sans lui, une couple d'années plus tard peut-être et avec moins de tapage, mais ils seraient venus quand même. »

D'autre part, le système Rathenau se serait difficilement réalisé, parce qu'incorporant un principe compliqué, douteux socialement parlant, dangereux du point de vue financier. Jamais ce principe n'aurait pu dans son application assumer les proportions gigantesques qu'il a aujourd'hui, proportions qui lui ont permis de devenir le système Rathenau, si son initiateur spirituel n'avait su, grâce à un talent éminent de commerçant et à une énergie sans bornes, s'alliant à une bonne foi extraordinaire (?), faire éclipser les côtés douteux de son système par les avantages de son organisation. Ne trouvait-on plus d'acheteurs pour les produits de l'entreprise principale (l'A. E. G.), on créait des centaines de compagnies d'éclairage devant utiliser ces produits. Les banques désireuses de financer et de contrôler les nouvelles compagnies faisaient-elles défaut, des compagnies financières spéciales étaient créées *ad hoc*. Les nouvelles compagnies manquaient-elles de consommateurs pour la lumière et l'énergie électrique, eh bien ! on créait des chemins de fer électriques ; on changeait en tramways électriques des tramways à chevaux spécialement achetés à cet effet. C'est de la sorte que sont nées des entreprises valant des milliards.

Certaines de ces entreprises d'une valeur de plusieurs centaines de millions sont amalgamées dans le consortium A. E. G. : immense édifice en papier comme le monde n'en a encore jamais vu.

On se rend sans difficulté compte de ce qu'il a de dangereux, même sans se remémorer l'exemple si souvent cité, du *Treber-Trocknungs-Konzern*, érigé moitié par des mains dillettantes, moitié par des mains criminelles.

A la même époque voici ce qu'on lisait sur le système Rathenau dans une revue spéciale allemande : « Ce système Rathenau de compagnies s'emboîtant les unes dans les autres paraît avoir fortement impressionné notre ministère de la Guerre. Lorsque, au début des hostilités, on voulut mettre l'industrie et le commerce au service de l'armée, on eut recours à M. Rathenau. On fonda d'abord le « département des matières premières de guerre », avec Rathenau à la tête. Le ministère de la Guerre voulait-il donner à Rathenau l'occasion de montrer par une libre concurrence avec le bureaucratisme ce que peut faire une organisation commerciale libre et combien elle est supérieure à ce bureaucratisme ? Toujours est-il que Rathenau appliqua tout de suite son système « d'emboîtement ». Toutes sortes de « sociétés de guerre » sortirent de cette *Rohstoffabteilung*, véritable polype, tantôt à titre de sociétés par actions, tantôt comme compagnies à responsabilité limitée. La « société des cuirs de guerre » (*Klag*), nous intéresse tout particulièrement. Elle naquit au sein de la « société des peaux brutes » (*Rohag*). A son tour la *Klag* organisa une « section pour peaux et cuirs ». Cette organisation déjà passablement compliquée avait pour objet d'assurer l'approvisionnement de l'armée en cuir. On procéda ainsi : dès la mi-novembre 1914, on interdit les ventes de peaux aux enchères, puis on réquisitionna les peaux et une bonne partie des matières servant au tannage. On paralysa de la sorte toute cette industrie. Ce qu'il y avait dans cette organisation d'étonnant c'est que les peaux séquestrées n'étaient utilisées que fort lentement. Des dizaines de milliers de peaux s'amoncelaient dans les abattoirs. Enfin, en déployant une énergie colossale, on livra en février ce qu'on aurait dû livrer en novembre ! Certes, Messieurs les tanneurs riaient sous cape, car, la spéculation aidant, le prix du cuir montait de jour en jour, et jamais ils n'avaient encore fait d'aussi bonnes affaires.

Il en alla de même dans d'autres domaines...

Pourtant, le seigneur et maître ne put mener cette extension des entreprises jusqu'au bout : l'industrie métallurgique se rebiffa en mars 1915, s'opposant à ce que ses plus après adversaires, Rathenau et ses ingénieurs, pussent, comme chefs de la *Rohstoffabteilung*, prendre connaissance de l'état des affaires de leurs concurrents. Il est significatif que dès ce moment, des appréhensions étaient exprimées pour l'avenir. Aussi M. Rathenau renonça-t-il à présider la *Rohstoffabteilung*. Son esprit, le principe de l'« emboîtement » n'en subsista pas moins. Il est un autre esprit encore que Rathenau sut insuffler à l'industrie des cuirs de guerre, son étonnant esprit des affaires. Nécessairement, celui-ci ne faisait qu'enjamber des cadavres. Les sociétés de guerre ne réalisèrent pas de bénéfices. Mais d'autant plus grands ont été les bénéfices des sphères dont les représentants avaient élaboré tout le projet à titre honorifique. Les grands tanneurs ont gagné des centaines de millions payés non seulement par le ministère de la Guerre mais encore par le peuple tout entier qui a dû supporter le fardeau de ces paiements. »

* * *

Walter Rathenau avait trouvé sa voie. On vit naître le socialisme de guerre ; les fabricants, chrétiens pour la plupart, se virent éliminer au profit d'intermédiaires juifs. La *Zentralenwirtschaft*, qui n'est que trop connue, qui aujourd'hui encore est la terreur de la reconstitution économique des Etats, sévit. Elle ne tarda pas, avec l'appui de bureaucrates à courte vue, à être copiée en Autriche-Hongrie. Pour l'occupation des fonctions économiques importantes, on donna la préférence aux éléments juifs, et le monde des affaires juif fut de ce chef particulièrement favorisé. Walter Rathenau devint lieutenant, en Allemagne, le « chef de l'état-major général de l'arrière ». Les bureaux du ministère prussien de la Guerre préposés aux fournitures se remplirent d'Israélites.

Ce fut l'A. E. G., l'*Allgemeine Elektrizitätsgesellschaft*, qui bien des années durant constitua l'échelle qui permit aux Rathenau, père et fils, de devenir immensément riches. Comme nous l'avons déjà dit, c'est en Amérique que Rathenau père était arrivé à comprendre l'avenir réservé à l'électrotechnique. Il avait fondé en Allemagne une « société allemande Edison pour l'électricité appliquée », au capital de 5 millions de marks.

Quelques années plus tard, cette société devenait la colonne vertébrale d'une industrie d'importance mondiale ne le cédant comme

importance à celle d'aucun autre pays. Dès 1887, nous nous heurtions à un nouveau nom : « Allgemeine Elektrizitäts A.-G. ». Une série d'entreprises subsidiaires viennent ensuite s'y greffer. Elles sont astreintes à acheter à l'A. E. G. toutes leurs machines et lampes et tout leur outillage. Dès 1880, l'A. E. G. servait un dividende de 10 %. Elle prit un nouvel essor lors de l'électrification des tramways dans les grandes villes allemandes.

Bientôt il y eut augmentation des capitaux, les nouvelles actions cotant dès le début 150, même 165 %. À côté de l'organisation technique et commerciale du consortium de l'A. E. G., le côté financier n'était à aucun degré négligé. En 1902, il y eut fusion de l'A. E. G. et de l'*Union Elektrizitätsgesellschaft*. En 1910, l'A. E. G. s'adjoignit le consortium Felten et Guillaume. Le système d'« emboîtement » importé d'Amérique par Emile Rathenau a été entièrement refondu en Allemagne. C'était là un système non majoritaire mais minoritaire, dans lequel Walter Rathenau trônait non de par la grâce du nombre mais en vertu de la prépondérance que lui donnait sa propre autorité. Après la mort d'Emile, Walter continua à jouer auprès de l'A. E. G. le même rôle que son père et avec le plus grand succès. Il lui adjoignit les usines électriques les plus diverses. L'A. E. G. se mit à fabriquer des automobiles, des avions, etc. En 1923, faisait partie du trust — qui le céda à peu alors au consortium Stinnes — 1838 entreprises industrielles, minières, bancaires, commerciales, agricoles et de transport. Les capitaux engagés atteignaient un total de près de 15 milliards de marks-or.

Prof. Dr RECHTENFELS.

La semaine sociale des catholiques italiens

M. Colombo, président du Comité central de l'Action catholique italienne, avait bien senti que le sujet de la Semaine sociale qui vient de se tenir à Gênes risquait de paraître rebattu et peu intéressant. Le programme de la Semaine sociale précédente était sans conteste plus attirant. Il y était question de l'attitude à prendre vis-à-vis des nouvelles lois scolaires, qui ont bouleversé complètement le régime légal des écoles, des collèges et des universités. On devait y parler également des rapports entre la politique proprement dite et l'Action catholique, ce qui ne manquerait pas d'attirer l'assemblée sur le terrain brûlant du parti fasciste et de ses prétentions à monopoliser la politique nationale. De fait, il fut impossible au comte della Torre, directeur de *l'Osservatore Romano* qui avait été chargé de ce rapport périlleux, de ne pas faire allusion à ces prétentions fascistes et de ne pas évoquer les luttes surhumaines que devait soutenir le Parti populaire. Ce qui valut à don Sturzo, déjà exilé depuis de longs mois, une des plus impressionnantes ovations de toute cette semaine durant laquelle les manifestations d'enthousiasme furent prodiguées avec une générosité toute méridionale.

Mais la famille, sujet de la Semaine sociale de cette année, promettait beaucoup moins d'imprévu, d'émotions et d'idées nouvelles.

C'est pourquoi M. Colombo, dans les prospectus de la Semaine de Gênes et dans les articles qu'il publia pour y inviter les dirigeants de l'Action catholique, insista principalement sur l'opportunité de son programme. Car la famille est menacée, attaquée, sans cesse battue par les vagues d'une mer de doctrines et de coutumes et de sentiments et d'institutions. Il appartient à l'Action

catholique de la défendre et de réparer les dommages subis. Lorsqu'on parle de l'actualité d'un sujet d'étude ou d'une campagne d'action, il arrive trop fréquemment que l'on prenne très étroitement ce terme d'actualité. Ne sont considérées comme telles que les actualités de quelques semaines ou de quelques mois. Or, il y a des actualités plus durables et en quelque sorte permanentes. Ne sont-elles pas les plus importantes ?

Les exhortations de leur président décidèrent les propagandistes et les chefs de l'Action catholique à suivre les cours de Gênes comme ils avaient suivi ceux de Naples. Ce fut le même succès. A peine la plus grande salle du Séminaire de Gênes suffisait-elle à les recevoir, lorsque l'auditoire était au grand complet.

* * *

D'ailleurs les semainiers ont été heureusement trompés dans leur attente d'un enseignement plutôt banal.

Sans doute, plusieurs professeurs n'ont pas pu ou n'ont pas voulu renouveler leur sujet. Ils ont cru préférable de l'exposer dans sa forme traditionnelle. La doctrine catholique sur les points qu'ils traitaient leur paraît si achevée qu'il serait prétentieux de vouloir y ajouter de nouvelles lumières.

Mais tel ne fut pas l'avis de tous les maîtres de théologie et de sociologie qui se succédèrent durant cinq jours dans la chaire du grand Séminaire de Gênes. Certains estimèrent au contraire que les circonstances actuelles nous invitent à considérer sous un jour nouveau la doctrine immuable de l'Eglise et de la philosophie chrétienne concernant la famille.

C'est ainsi qu'un juriste, professeur à l'Université catholique du Sacré-Cœur, rappelant à ses auditeurs que la législation italienne est en train de subir une réforme et une refonte presque complètes pour être adaptée à la conception fasciste de l'Etat et de la Société, leur demanda d'entreprendre une campagne énergique pour que ces innovations cadrent le mieux possible avec les exigences véritables de l'institution familiale.

N'est-il pas inadmissible, par exemple, que la famille comme telle soit incapable de posséder ? Le patrimoine familial, à proprement parler, n'existe pas. L'individualisme est pris sur le vif dans une telle disposition de nos lois et de notre constitution. Or, pour que la famille joue son rôle de cellule sociale, elle devrait jouir du droit de posséder et il faudrait lui assurer un patrimoine indivisible et inaliénable.

A cette fin, il y a deux voies. Ou bien donner hardiment à la famille la personnalité civile avec tous les droits qui en découlent. Ce serait dans la logique de l'évolution contemporaine des idées et des institutions. Que de personnalités civiles sont créées de nos jours. On oublie la famille, institution primordiale, plus essentielle que toutes celles, si importantes qu'elles soient, dont les sociologues et les législateurs se préoccupent à juste titre. Il est à craindre cependant que les législateurs fascistes ne s'engagent pas dans cette voie.

Il ne reste dès lors qu'une voie indirecte. L'extension du droit de propriété collective et sa protection par la loi. Les lois italiennes, comme celles des autres Etats modernes, reconnaissent et protègent ce droit de propriété collective, notamment dans le cas d'héritage indivis et dans celui d'héritage dont les bénéficiaires sont des mineurs. L'extension de ce régime pourrait peut-être nous conduire à la reconnaissance et à la protection légale du patrimoine familial.

Mais la reconnaissance et la protection légale ne suffiraient évidemment pas à sauvegarder en toutes circonstances le patrimoine familial, comme elles ne suffisent pas toujours à sauvegarder le patrimoine individuel ou tout autre patrimoine. Il faut d'autres

institutions, parmi lesquelles le professeur dont nous analysons la leçon signala les assurances familiales.

De telles suggestions ouvrent des perspectives saisissantes. Elles nous font comprendre combien nous sommes loin d'une organisation sociale entièrement conforme et favorable à la famille et aux intérêts de la famille.

* * *

La même impression est produite par les propositions d'un autre rapporteur de la Semaine sociale de Gènes. L'assistance familiale est lamentablement négligée. On est en progrès cependant. Les allocations familiales sont un exemple très heureux d'assistance familiale. Mais que de fois encore l'assistance, même catholique, s'adresse directement à l'individu, à la mère, à l'enfant, alors qu'il eût fallu passer par l'institution familiale.

Sous ce rapport, l'Etat et les pouvoirs publics sont d'une obstination désolante. Leur individualisme semble inguérissable. Ils ne connaissent pas la famille. Leurs œuvres d'éducation et d'instruction, leurs fonds des mieux doués, leurs prêts d'honneur, leurs bourses scolaires ne voient que l'enfant et traitent sa famille de quantité négligeable. Tout l'enseignement d'Etat est vicié par cette erreur de principe, que nous ne saurions combattre assez vigoureusement. L'étatisme et l'individualisme s'appellent l'un l'autre. Les coups portés à l'un blessent indirectement le second.

* * *

Enfin nous signalerons quelques réflexions du R. P. Gemelli sur ce qu'on appelait il y a dix ou vingt ans l'éducation sexuelle et que l'on nomme aujourd'hui un peu plus largement et plus convenablement l'éducation de la pureté.

A Naples, l'année dernière, le R. P. Gemelli, recteur de l'Université catholique de Milan, avait déjà remporté le plus gros succès de la Semaine. A en juger par le compte rendu détaillé que nous avons sous les yeux, il n'a pas été moins heureux à la Semaine de Gènes.

Ce ne sont pas les catholiques qui ont commencé à parler d'éducation sexuelle et d'éducation de la pureté, mais des protestants ou des rationalistes. Il faut *a priori* nous défier, nous ne disons pas condamner *a priori*, mais nous défier *a priori* des formules d'éducation inventées par des non catholiques.

C'est ainsi que les méthodes d'initiation ou d'éducation de la pureté propagées par les protestants et les hérauts de la morale naturelle pèchent généralement par croyance illusoire en l'efficacité de l'avertissement du danger. On croit qu'il suffit de prévenir la jeunesse et l'adolescence des conséquences du vice pour les en détourner. La véritable éducation morale agit simultanément et progressivement sur l'intelligence et sur la volonté. C'est une œuvre très délicate et qui dure autant que la période de formation. Une brusque initiation est presque toujours nuisible.

Une faute plus grave encore et plus funeste est commise par les éducateurs non catholiques de la pureté. Ils ne recourent pas suffisamment aux énergies surnaturelles.

Ou bien ils exagèrent les possibilités naturelles de la volonté humaine, ce qui ne peut conduire qu'aux plus déprimantes et décourageantes désillusions. Ou bien ils professent implicitement ou même explicitement l'impossibilité de la chasteté. Toutes ces campagnes, par exemple, de préservation contre les suites du vice impur ne laissent-elles pas entendre à la jeunesse que le but auquel il faut tendre, pour ne pas être trop utopiste, n'est pas d'éviter absolument les faiblesses charnelles, mais leur abus et surtout les conséquences morbides, qu'elles peuvent entraîner si on ne prend pas les précautions conseillées par la faculté.

A côté du bien incontestable que produisent ces campagnes, elles font le tort de porter atteinte, dans beaucoup d'esprits, à l'idéal naturel et chrétien de la pureté. Cet inconvénient ne peut être écarté que par l'éducation véritable de la pureté.

Les éducateurs-nés de la pureté sont les parents et le milieu familial. Et par là le sujet du R. P. Gemelli rentre dans le programme de la Semaine sociale de Gènes. Ici encore, l'erreur a été d'aller directement à l'enfant sans passer par la famille. En matière d'éducation surtout, extraire l'enfant de sa famille, c'est agir contre nature et voier son œuvre à l'échec certain.

LOUIS PICARD.

L'exposition rétrospective du paysage flamand

(XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècles) (1)

La sentence célèbre de Ruskin contre les musées « prison de l'art » a porté ses fruits.

Les plus intelligents parmi les conservateurs des grandes collections publiques ont compris qu'ils devaient, pour remplir utilement leur mission, non seulement garder avec un soin jaloux les chefs-d'œuvre confiés à leur garde, mais aussi faire de ceux-ci l'instrument par excellence d'un enseignement intuitif. Ce résultat n'a pas été atteint sans peine; il a fallu, bien souvent, lutter contre la routine administrative, contre les idées préconçues qui faisaient considérer l'affluence des visiteurs comme une chose peu désirable, susceptible d'apporter le trouble dans le calme auguste du sanctuaire, où les belles choses devaient dormir d'un paisible et éternel repos, à peine troublé, de temps en temps, d'une façon discrète, par de rares initiés.

Parmi les animateurs qui rompirent les premiers avec ces anciens errements et qui réussirent à faire des musées une chose vivante et parlante, nous devons citer avec honneur le conservateur en chef du Musée royal des Beaux-Arts de Belgique, M. Fierens-Gevaert. Non content d'avoir utilisé son talent de plume pour faire connaître au grand public les fastes de notre art national aux diverses époques, il est parvenu à attirer la foule vers les galeries, encore trop peu connues malgré tout, de la rue de la Régence et de la place du Musée, en complétant les leçons que l'on pouvait tirer de cette visite par l'enseignement donné par des expositions temporaires, plus spécialisées, consacrées à un peintre, à une école ou à une époque.

Il suffira de rappeler le succès qu'ont eu, depuis quelques années, les expositions de *David et son temps*, du *Dix-huitième siècle français*, des *Primitifs italiens*, des *Impressionnistes français*, etc. Fort judicieusement, dans l'arrangement de ces expositions, les objets d'art de tous genres, sculptures, meubles, céramiques, tapisseries, tissus, instruments de musique, venaient interrompre la monotonie et le caractère trop systématique qu'aurait revêtu un ensemble composé uniquement de tableaux. Tout en donnant aux galeries d'exposition une note décorative variée, ce mélange réalisait des ensembles remarquables et évoquait tous les aspects de l'activité artistique d'une époque, ce qui nous semble l'idéal à poursuivre pour qu'un musée puisse pleinement réaliser sa fonction éducative.

C'est dans le même esprit que M. Fierens-Gevaert et ses dévoués et savants collaborateurs ont organisé, avec le généreux concours du Touring-Club, l'exposition rétrospective du paysage flamand aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles.

(1) Ouverte au Musée Royal de peinture ancienne, rue de la Régence, du 8 septembre au 8 novembre.

J. A. GAREMYN. — *Le Retour de la Pêche.*

Une visite à la grande galerie du rez-de-chaussée du palais de la rue de la Régence prouve non seulement une intense sensation esthétique, mais abonde, en même temps, en leçons, qui, bien certainement, changeront quelques idées considérées jusqu'ici comme des dogmes intangibles de l'histoire de l'art.

On a répété que le paysage est une conception artistique moderne, que l'amour de la nature ne remonte pas au delà des livres de Jean-Jacques Rousseau et a été développé par les romantiques, que c'est l'école française du milieu du XIX^e siècle qui a introduit le « plein air » dans la peinture ! Ce sont là des idées trop facilement reçues, qu'une simple promenade à l'exposition du paysage flamand dissipera, en ce qui concerne notre pays, par la leçon directe des choses vues, mieux encore que par la lecture de savants ouvrages.

* * *

Dès le XV^e siècle, nos grands maîtres, se libérant des abstractions médiévales, dont vivent encore les frères de Limbourg et Melchior Broederlam, abordent la perspective aérienne, substituent les valeurs aux tons, parviennent à transcrire dans leurs compositions la saison et l'heure et font changer les formes et les couleurs d'après l'éclairage et la situation dans l'espace. Comme le dit fort justement M. Fierens-Gevaert, dans la substantielle introduction mise par lui au catalogue de l'exposition : « On comprend le trouble des Italiens, animés d'un souci scientifique dans l'étude des problèmes de l'art, devant le *raro e bellissimo secreto* contenu dans les œuvres de Flandre. »

L'amour de la nature, avec ses réalités tangibles, fut de tout temps un des caractères propres de notre race. Il se combine admirablement chez nous avec l'intensité de l'émotion mystique et avec la profondeur du sentiment. Cette double tendance est déjà magistralement affirmée par Jean van Eyck qui, dans les perspectives de ses fonds de tableaux, vues de villes ou sites agrestes, se révèle « grand explorateur de la nature ».

De même Dieric Bouts manifeste d'une façon étonnante la notion de l'espace et la conception de l'unité de lumière, devenue un élément essentiel de ses compositions. Il suffit pour le constater de jeter un coup d'œil sur son martyre de Saint Erasme, dont la grande originalité, dit encore M. Fierens-Gevaert, est « dans la douceur du paysage (on peut presque parler d'un état d'âme), dans la vérité du plein air ».

Petrus Christus, Hugo van der Goes et surtout Geertjen tot Sint Jans, révèlent tantôt avec plus d'intensité, tantôt avec plus de fraîcheur, l'amour de la nature dans leurs paysages, jusqu'au moment où, à la fin du XV^e et à l'aube du XVI^e siècle, apparaît le grand paysagiste que fut Jérôme Bosch, trop souvent considéré sous son unique aspect d'un « faiseur de diables », alors qu'en réalité il est, avant tout, un « précurseur génial du paysage moderne » comme le montrent à l'exposition les arrière-plans développés dans les diverses parties du tryptique de l'Adoration des Mages, prêté par l'église d'Anderlecht.

Au XVI^e siècle, période mal jugée de notre histoire artistique, nous voyons l'évolution du paysage se poursuivre dans les tableaux de Quentin Metsys avec leurs lointains bleuâtres et transparents et surtout dans les œuvres de Joachim Patenier, si influencées par Bosch. C'est à ce Mosan, à ce *gut landschaftmaler*, dont parle Albert Dürer, qu'appartient l'honneur de s'être spécialisé, le premier parmi nos maîtres, comme paysagiste pur. Il eut la bonne fortune d'arriver au moment propice où le goût du public aimait à voir le paysage prendre de l'importance dans les compositions religieuses et à contempler de vastes espaces autour des personnages sacrés. Cependant ses paysages, tout comme ceux de ses disciples, « sont, dit M. Fierens-Gevaert, à qui nous empruntons presque tous les éléments de cet article de vulgarisation scientifique, des compromis entre la réalité et la fantaisie — fantaisie intimement pénétrée d'un indéniable amour de la nature » — qui va continuer à inspirer jusqu'à la fin du XVI^e siècle, certains paysagistes flamands comme Corneille Metsys, comme un autre Mosan, Herry Blès, peut-être neveu de Gatenier, et comme Luc Gassel, dont une des rares œuvres monogrammées figure à l'exposition.

* * *

On a souvent dit que le XVI^e siècle a été pour notre peinture une époque de décadence, que les *italianisants*, les *maniéristes*, les *romanisants*, n'ont été que des « écoliers incorrigibles » et des « méfis » ayant perdu toute l'originalité de leur tempérament septentrional. C'est là encore un de ces jugements trop généraux et trop hâtifs, dont l'exposition du paysage flamand démontrera l'exagération. Ces peintres furent des précurseurs et des préparateurs, sans eux les temps rubéniens ne seraient peut-être jamais éclos et, aux travers de leurs recherches, de leurs efforts parfois maladroits pour atteindre un art de plus en plus généralisateur et idéaliste, ils retrouvent leur véritable caractère chaque fois qu'ils se trouvent en contact direct avec la nature. On l'a maintes fois constaté à propos des portraits de donateurs qui encadrent leurs compositions religieuses.

La même remarque peut être faite au sujet du paysage qui apparaît de plus en plus « comme une conception du monde naturel et affirme l'esprit d'observation des temps modernes ». On peut donc

P. BRUEGEL L'ANCIEN. — *Paysage avec la Chute d'Icare.*

dire, comme l'affirme M. Fierens-Gevaert, que « l'éclat du paysage est un phénomène capital du romanisme et que le paysage septentrional doit aux maîtres belges et non à ceux de Hollande, sa vraie individualité. » Il suffit de nommer le grand Bruegel, qu'il est impossible de détacher du groupe des romanisants. Car il est un compositeur et « seule une critique primaire » peut le tenir pour un réaliste. S'il a dessiné *Nær i leven*, comme le mentionne son carnet de croquis, c'est qu'il a voulu enregistrer les traits essentiels de la nature et de la vie pour les unifier ensuite dans ses compositions. Rien ne le prouve mieux que l'étonnante *Chute d'Icare* du Musée de Bruxelles, où une vue du phare de Messine, des montagnes du Tyrol, des navires de guerre et l'attelage rustique d'un laboureur campinois forment le décor d'une scène mythologique, tout en formant un ensemble admirable de composition.

La suite du grand paysagiste brabançon est fort bien représentée à l'exposition, avec Pierre Bruegel II, dit d'Enfer, avec le Malinois, Lucas van Valckenborgh, si séduisant par sa façon de reproduire des morceaux de nature en fixant le charme fugitif du moment, par l'Anversois Jacques Grimmer, dont la *Vue du Kiel*, au Musée d'Anvers est une œuvre de premier ordre, par Abel Grimmer, fils du précédent, par le Malinois Hans Bol et enfin par Jean Bruegel, dit de Velours, second fils de Bruegel l'Ancien. Renonçant à la vigueur paternelle, Jean Bruegel promène son pinceau dans des paysages idylliques, tout imprégnés de la joie de vivre et le grand Pierre-Paul Rubens lui-même s'inclinera devant lui et s'exercera à des « délicatesses touchantes d'enlumineur » en collaborant à l'*Adam et Eve au Paradis terrestre* du Mauritshuis et en lui confiant la confection des fleurs de la *Vierge au Myosotis* du Musée de Bruxelles.

* * *

Mais, dans l'entre-temps, s'étaient affirmées de nouvelles tendances. Avec l'Anversois, Egide ou Gilles van Coninxloo, nous franchissons un tournant décisif dans l'histoire de l'art. Le paysage va, de plus en plus, se libérer de tout étoffage sacré ou mythologique, pour devenir « un morceau de réalité traduit avec un sentiment de complète concentration, d'unité intérieure, lyrisme. »

Les influences de la nature se combinent cependant avec celles de l'école vénitienne et du paysage romain. On le constate surtout chez l'Anversois Paul Brill, dont l'art, écrit un critique français « devance tant de siècles. » On peut dire que « ce maître a créé le paysage classique, sans perdre le sentiment septentrional qui le faisait fraterniser avec l'intimité de la nature ».

Viennent ensuite les représentants de la dynastie courtraisienne des Savery ; le Malinois, David Vinckeboons ; l'Anversois Keirinx ; Sébastien Vranx, avec ses nobles architectures et ses feuillages disposés en masses harmonieuses ; et, au premier rang, Josse de Momper, à qui la critique n'a pas fait jusqu'ici dans l'histoire de l'art une place proportionnée à son mérite. Cet artiste, parfois superficiel et trop expéditif, est remarquable par la précision de son dessin, par la profondeur de ses perspectives et par la façon dont l'air circule dans ses paysages. Dans certains de ses tableaux,



I. GASSEL. — Paysage avec la Fuite en Egypte.

notamment dans le *Paysage d'hiver*, figurant à l'exposition, il a « comme la préséance de l'impressionnisme moderne ».

Parmi ses continuateurs, il importe de citer son homonyme flamand Frans de Momper, dont la technique combine des éléments flamands et hollandais et dont le mérite permit, pendant longtemps, d'attribuer à certaines de ses œuvres, notamment à la soi-disant *Vue de Genève* de l'exposition, le grand nom de van Goyen.

* * *

Nous arrivons au plein épanouissement de notre glorieux XVII^e siècle avec l'incomparable P.-P. Rubens. Notre grand flamand excelle dans tous les genres, dans le paysage comme dans les autres. Ses *Chasses* surtout marquent une étape particulièrement importante dans l'évolution du paysage. Il y réalise, d'une façon étonnante, « la liaison intime du mouvement des hommes et des animaux avec la multiple richesse de la nature. » Mais ce sont surtout les dernières productions du maître qui révèlent en lui un paysagiste sans égal. L'exposition nous montre sous le titre de *Site campagnard sous la rafale*, un paysage peint vers la fin de la vie de l'artiste ; c'est un chef-d'œuvre !

Dans ce tableau, Rubens a incontestablement subi l'influence de Brauer, à qui, de son côté, il avait donné le souci de l'ordonnance et une certaine note héroïque. Brauer n'est pas un « petit maître » comme certains s'obstinent à le dire. Ses paysages, très peu nombreux, le classent cependant au tout premier rang, « il y dépasse Ruysdael et seul Rembrandt est ici son rival. Dans les temps modernes, les chefs-d'œuvre de Constable parfois évoquent son génie. » Un critique hollandais, M. Schmidt Degener, a écrit de lui : « Son art semble restreint, tandis qu'en vérité il est universel et intarissable comme la nature même ».

David Teniers II est le successeur de Brauer ; malheureusement, le désir de s'accommoder au goût de la clientèle lui fera abandonner l'art simple et large de ses débuts, dans lequel il combine la discipline de Rubens avec l'émotion de Brauer, pour sacrifier aux grâces chatoyantes de son beau-père Bruegel de Velours. Il n'en reste pas moins un grand artiste et ses imitateurs sont légion.

* * *

Ecrasés par les grands noms de Rubens, Van Dyck, Jordaens, les petits maîtres flamands du XVII^e siècle sont trop peu étudiés : Tels van Uden, Wildens, Gilles Peeters qui sont à cette époque les représentants anversois du paysage, tandis que, à Bruxelles, avec Denis van Alsloot s'ouvre la série des peintres de la forêt de Soignes, parmi lesquels Jacques d'Arthois fait figure de chef, avec une brillante escorte composée de paysagistes de grand mérite, presque inconnus jusqu'ici :



J. DE MOMPER LE JEUNE. — La Drève du Château.

Ignace van der Stock, Daniel van Heil, Luc Achtschellinck, François Coppens, pour terminer par les frères Corneille Huysmans, dit de Malines, et Jean-Baptiste Huysmans, d'Anvers.

Paysagiste aussi fut le grand peintre des batailles de Louis XIV, Adrien-François van der Meulen. « Rien de plus léger, de plus juste que l'atmosphère finement poudrée d'or dont s'enveloppe le *Siège de Tournai* », du Musée de Bruxelles. Mais, au-dessus de tous ses contemporains, s'élève dans l'art du paysage l'Anversois Jean Siberechts. Il serait difficile de trouver un tableau plus reposant, plus sincère, plus harmonieux que le *Passage du Gué*, appartenant à la ville de Bruxelles et tiré du coin obscur, où il est relégué à la *Maison du Roi*, pour figurer à l'exposition. Ces qualités se retrouvent dans toutes les compositions du maître qui mérite d'être classé parmi nos plus grands artistes.

Nous ne pouvons dans cet article forcément restreint songer même à citer la centaine d'artistes représentés par leurs œuvres à l'exposition. Le XVIII^e siècle, que l'on se plaît à représenter pour la peinture flamande comme une sombre nuit, s'éclaire, dès qu'on l'étudie sur les œuvres de ses peintres, de leurs qui doivent attirer l'attention et conduire à la révision d'un jugement trop hâtif. Le Brugeois Garemyn, dont les paysages ne sont pas la forme la moins attrayante de sa multiple activité, et le Gantois Z.-N. van Reyschoot, l'Anversois Antonissen pour ne citer que ces trois artistes, méritent tout spécialement l'attention.

* * *

L'exposition ouverte au Palais des Beaux-Arts nous offre ainsi le spectacle de l'évolution complète du paysage dans notre ancienne école. Aucun chaînon ne manque à la filiation unissant nos paysagistes les uns aux autres et une visite aux galeries de la rue de la Régence, où il ne faut pas négliger la salle consacrée aux dessins, donnera une excellente leçon d'ensemble.

Mais là n'est pas la seule utilité de cette exposition. L'étude individuelle des tableaux abonde en enseignements précieux. Plusieurs artistes, jusqu'ici totalement inconnus, ont été révélés et, ainsi, plusieurs problèmes troublants ont trouvé une solution. C'est ainsi que la découverte de la signature d'un *Guellimus van Siberecht*, révélant l'existence d'un homonyme de Jean Siberechts, vient montrer la fausseté de l'italianisme prêté au grand paysagiste anversois. De même, la découverte de leurs signatures ont révélé l'existence d'autres artistes, tels que Volders, Landois, van de Venne, van der Stock, Théodore van Heil, Guillaume van Schoor, François Coppens, et de cet énigmatique F. Rubens, porteur, non sans mérite, d'un nom bien redoutable.

L'archéologue tirera également dans des œuvres exposées de précieux documents, tel le tableau, prêté par le Musée communal d'Ixelles et faussement attribué à Boudewyns, qui représente l'entrée à Bruxelles d'un grand personnage féminin, qui pourrait bien être, à en juger par les costumes, la fameuse reine Christine de Suède; tel encore le charmant dessin de van Uden montrant une vue de Louvain avec le château César. Au point de vue de l'archéologie pure, les dessins représentant des paysages et des sites ont une bien plus grande valeur documentaire que les tableaux, car en général, faits d'après nature, ces dessins sont beaucoup plus sincères et n'ont eu pour objet que de servir d'éléments à de plus vastes compositions. C'est ainsi que nous voyons Daniel van Heil introduire la cathédrale d'Anvers dans un paysage rocheux pour étoffer une fuite en Egypte. A côté de cas où la fantaisie se révèle d'une façon aussi flagrante, il en est d'autres où elle est d'autant plus dangereuse qu'elle se manifeste d'une façon plus discrète. Il y a là un travail extrêmement intéressant de critique pour lequel l'exposition fournit de précieux éléments.

Il faut espérer que le public répondra à l'initiative de la direction du Musée royal des Beaux-Arts et ne négligera pas cette occasion unique de s'instruire d'une façon complète sur une des branches les plus intéressantes et les moins étudiées de la prestigieuse activité artistique dont la Belgique peut, à juste titre, s'enorgueillir.

Vicomte CH. TERLINDEN.
Professeur à l'Université de Louvain.

Orient et Occident⁽¹⁾

Voilà ce que l'Allemagne d'après guerre voulait entendre pour se consoler de l'éroulement de sa propre culture : il s'agissait de créer un nouvel esprit du monde, de retrouver de nouvelles valeurs spirituelles, un idéal inédit (2). « Ce qui nous tient le plus à cœur, dit un témoin de cette génération meurtrie, ce qui demeure au fond de notre âme, c'est l'homme nouveau. Et cet homme nouveau amènera avec lui non pas seulement l'Allemagne nouvelle, mais la terre des hommes nouveaux ». Thomas Mann ne pense pas autrement : « Aucun peuple, dit-il, n'a été aussi profondément bouleversé que le nôtre... et aucun sans doute n'avait autant besoin d'être bouleversé. Nous avons vraiment du travail plein les mains; les problèmes intellectuels, moraux, politiques se compèntent, on ne peut les séparer; ils ne forment qu'un problème unique et suprême : la question de l'homme même, de sa condition et de son état, se dresse comme un cas de conscience impérieux devant nos yeux à tous et notre devoir clairement perçu est de verser un contenu nouveau dans le concept d'humanité. » *Das alle neu werde, tout doit être renouvelé*, voilà le thème des innombrables théories que l'Allemagne prophétique et désastreuse élabore fiévreusement pour se masquer sa propre déchéance. Elle accueilliit tout ce qui en contenait la promesse; les propositions les plus extraordinaires se virent alors reçues avec ferveur. On eût subi sans surprise les solutions les plus inattendues. L'imagination ne se révoltait devant rien (3). Anthroposophisme de Steiner, hindouisme de Rabindranath Tagore, néo-paganisme nordique, mystique taoïste, sagesse bouddhiste (4), quelles doctrines n'interrogea-t-elle point pour découvrir les éléments d'une rénovation spirituelle? Elle crut à tous les thaumaturges qui surgissent aux époques troublées : il n'est pas d'absurdités dont elle n'attendit le salut. La jeunesse intellectuelle elle-même se détourna de Goethe, comme de Nietzsche; Dostoïevsky devint son héros littéraire : « Jetez un coup d'œil sur la poésie actuelle, écrivait Hermann Hesse, dans la *Neue Rundschau*, vous y observerez partout la même affinité avec Dostoïevski... L'idéal des Karamazov, vieil idéal asiatique empreint d'occultisme, devient peu à peu l'idéal européen, tend à engloutir l'esprit occidental. C'est ce que, pour ma part, j'appelle la ruine de l'Occident. Cette déchéance est une rentrée dans l'*Alma mater*, un retour à l'Asie, aux sources, aux « mères » dont parle Faust et il va de soi que comme toutes les morts, cette mort engendrera une nouvelle naissance ». Et parlant de l'*Idiot* et des *Possédés*, le même critique ajoutait : « Une nouvelle voie est frayée par ces livres, une nouvelle position de l'âme adoptée... Elle ne conduit pas seulement à une nouvelle mise en discussion du chaos, mais à son accepta-

(1) Cf. *Revue catholique des idées et des faits* du 24 septembre 1926.

(2) Keyserling lui-même disait à ce propos : « Spectacle éccourant. Cette même Allemagne qui, tant qu'elle espérait une victoire décisive se laissait emporter par l'esprit de rapine et d'impudence, a passé sans transition l'idéalisme, dès qu'il est apparu avec évidence que les événements prenaient une mauvaise tournure. »

(3) « L'Allemagne et Berlin en particulier, a écrit Scheidemann dans ses *Mémoires*, furent, après l'effondrement, une véritable maison de fous. » Cité par Pierre Lafue : *La restauration de l'Allemagne bismarkienne*.

(4) Aussi la publication d'ouvrages concernant la langue, la philosophie, l'art, les peuples asiatiques connut-elle un extraordinaire développement. L'œuvre entière de Bouddha fut traduite par Karl Neumann; l'*Eternel Bouddha* de Léopold Ziegler retrouva des milliers de lecteurs; l'*Énorme Histoire de la philosophie hindoue* de Deussen fut à nouveau imprimée. Malgré la crise de la librairie qui sévissait alors, l'éditeur Diederich d'Iéna n'hésita pas, en 1922, en pleine chute du mark, à faire paraître une traduction en dix volumes des principaux traités de Confucius, de Lao-Tsu, de Mencius. Quant à Rabindranath Tagore, il ne rencontra nulle part meilleur accueil qu'auprès de la nouvelle Allemagne; sans cesse paraissent de nouvelles éditions de ses œuvres (chez Kurtwolf, à Munich).

tion même, à un retour à l'inconscient, à la bête, bien loin au-delà de la bête, à tous les commencements. Non pour y rester, non pour revenir à l'animal, à la boue originelle, mais pour s'orienter de nouveau, pour découvrir dans le fond de notre être les élans oubliés et des possibilités de développement, pour pouvoir entreprendre à neuf, la création, l'évaluation, le partage du monde. »

Un nouveau partage du monde, voilà l'obsession de l'Allemagne, au plus fort de son désarroi. Un désir de puissance, d'utilisation positive, de discipline en faveur d'un résultat, s'emmêle à toutes ces divagations. Et comme disait Barrès « beaucoup de ces curiosités, loin de se résoudre en nirvâna, pourraient bien n'être que des moyens nouveaux de domination et de conquête (1) ». Tout l'effort de ces idéologues ne tend-il pas secrètement à rendre la primauté spirituelle à la nation allemande et à lui assurer une nouvelle hégémonie? Le programme formulé par Fichte en 1814, reste celui des théoriciens de la dernière équipe : « La perte de l'indépendance, écrivait-il alors dans son fameux *Discours*, entraîne pour une nation l'impossibilité d'intervenir dans le cours du temps et d'en déterminer à sa guise les événements. Dans cet état, la totalité du monde existant est soustraite à toute intervention autonome de sa part... Elle n'en sortira qu'à la condition expresse de voir naître un monde nouveau dont la création marquerait pour elle l'origine d'une nouvelle époque, d'une époque personnelle, qu'elle emprirait de son développement particulier. Or, s'il est possible qu'un monde de ce genre, générateur d'une personnalité nouvelle, puisse exister pour une race qui a perdu sa personnalité de jadis, son temps d'autrefois, il appartient au philosophe qui sait donner l'interprétation de l'époque éventuelle, de nous fixer sur la nature de ce monde (2) ». Spengler, Keyserling, bien qu'ils procèdent de métaphysiques différentes, ne pensent pas autrement que Fichte; chacun, à sa manière, songe à la mission future de l'Allemagne, et c'est à la définir qu'ils s'emploient. Spengler, dont la synthèse est plus massive, plus brutale, annonce que l'heure du socialisme allemand est venue. Keyserling, lui, voit la *Deutschlands politische mission* dans la victoire de la conscience métaphysique. « C'est grâce à l'Allemagne, à sa culture idéaliste, dit-il, que l'unité de la vie universelle, sa continuité indestructible, s'exprimera comme jamais dans le domaine des choses visibles; car, en nous, Allemands, l'humanité a atteint le stade de conscience qui regarde nécessairement au-delà des dénominations et des formes (3) ». Ainsi l'Allemagne est apte à redevenir la « conscience permanente du monde » (*das dauernde Weltgewissen*), à tout le moins le centre de gravitation de l'Est, car l'axe de l'Europe va se déplacer : pôle d'attraction des peuples slaves et asiatiques, elle sera l'initiatrice de la « culture russe » prophétisée par Spengler.

Ces deux doctrines ont, en effet, ceci de commun qu'elles postulent à leur départ la faillite de la culture occidentale et qu'elles tendent à établir la définitive décadence de la latinité (4), son irrémédiable échec. Echapper à la discipline romaine, voilà la pensée fixe de tous ces novateurs. Leur grande idée, c'est que les malheurs qui se sont abattus sur l'Allemagne et sur l'Europe viennent du « maudit esprit romain ». Il faut détruire l'esprit de Rome, il faut se détourner de l'esprit qui conduit l'histoire européenne depuis la Renaissance, il faut en finir à tout prix avec cet esprit de la latinité qui a atteint son maximum d'intensité et de puissance dans la pensée française... Et, sous le couvert d'un idéalisme qui proclame la ruine de la civilisation technique et matérielle, répudie l'idolâtrie de l'organisation, exalte la contem-

plation intérieure de l'Orient, c'est sa propre revanche intellectuelle que l'Allemagne cherchait à préparer — et son premier soin fut de renverser les valeurs qui devaient assurer à la France une trop évidente suprématie.

Rien de plus significatif à cet égard que le dialogue qui, dès 1919, involontairement s'établit entre les écrivains de France et d'Allemagne, les plus soucieux d'entente et de rapprochement; et c'est à dessein que je cite le Français Jacques Rivière et l'Allemand Robert Ernst Curtius qu'on ne saurait tenir pour suspects de nationalisme intellectuel. Que pensait alors le directeur de la *Nouvelle Revue française*? « L'intelligence française, disait-il, est la seule qu'il y ait au monde. Nous seuls avons su conserver une tradition intellectuelle, nous seuls avons continué de croire au principe d'identité. Il n'y a que nous, dans le monde, je le dis froidement, qui sachions encore penser. Il n'y aura en matière philosophique, littéraire, artistique, que ce que nous dirons qui comptera. » Et voici ce qu'écrivait Curtius en manière de réponse : « La jeune Allemagne regarde vers l'Est et tourne le dos à l'Occident. C'est là un instant décisif. Ce fut toujours un besoin de l'esprit allemand d'aller puiser des forces au-delà de lui-même, de se laisser féconder par les éléments étrangers qui conviennent à sa propre nature. Mais là où cette tendance se montre vivante, là où elle n'est pas entravée par un nationalisme pédantesque et prématurément sénile, elle se tourne vers la Russie, et plus loin encore vers l'Inde et la Chine. Les sympathies qu'une partie de notre jeunesse accorde au bolchevisme ne sont qu'un signe extérieur de cette tendance. Peu importe l'attitude politique qu'on adopte à l'endroit du bolchevisme. Ce qu'il y a d'éminemment remarquable dans son apparition, c'est qu'il est l'expression d'un changement de tendances, de l'esprit occidental. Depuis Descartes et Voltaire, depuis les philosophes de France et d'Angleterre, il semblait que, normalement, toute émancipation spirituelle, toute réforme sociale dût venir de l'Ouest. Ces temps-là, pour nous, sont accomplis. L'esprit allemand a cessé de regarder avec intérêt vers la France intellectuelle. Pour qu'il se reprît à le faire, il faudrait qu'une nouvelle expansion de lumière vint lui prouver que la France est encore capable de donner du nouveau à l'univers, qu'elle sait produire autre chose que des analyses de passion ou des délicatesses de style, qu'elle peut briser le cadre étroit où elle s'enferme, qu'elle va jeter une parole de vie dans le dialogue européen. En attendant, nous, Allemands, nous préférons regarder vers l'Est et les cultures asiatiques. » Et le professeur de Magdebourg citait comme symptomatique un article de la *Neue Rundschau*, où le docteur Paquet écrivait, en mars 1921 : « Les colonnes de la civilisation germano-latine chancelent; le travail de reconstruction slavo-germanique progresse au contraire... Sous l'influence spirituelle de l'Orient qui s'éveille et qui ranime chez l'Européen les sentiments de l'Inde primitive et sa sagesse millénaire, une morale nouvelle se forme en Occident. »

* * *

Sous ce retour à l'Asie, prêché par les philosophes, les écrivains allemands de la défaite, une sorte de dépit, d'amer ressentiment se découvre, à l'endroit de la culture, de l'esprit qui a vaincu. Il est sûr que l'Orient que prônent ces idéologues est un Orient construit contre l'idée occidentale. Ils n'hésitent pas à mettre en jeu le prestige de notre civilisation afin de se ménager un avenir nouveau; ils font un calcul de chances. Et ceux-là mêmes qui, comme Thomas Mann dénoncent aujourd'hui ces tendances asiatiques comme un danger pour l'esprit national de l'Allemagne, posent pareillement la question de savoir si la tradition humaniste du classicisme importée à toute l'humanité, est humainement éternelle, ou si elle n'a pas été simplement la forme

(1) *Enquête aux Pays du Levant*, t. II, p. 190.

(2) *Discours à la nation allemande*, p. 2.

(3) « Aujourd'hui, écrit G. Simmel, c'est la vie même qui lutte contre les formes en général, contre le principe même de la forme. » *Der Konflikt der modernen Kultur*, 1921.

(4) Herder ne disait-il pas déjà que les Latins ont apporté au monde « une nuit dévastatrice » ?

spirituelle d'une époque qui prend fin; et c'est pour conclure à la « décrépitude de l'idée antique et chrétienne ». L'Allemagne espère beaucoup de cette libération.

Voilà qui nous explique la soudaine aversion qu'elle montra pour l'humanité occidentale, pour les nations latines où elle s'incarne, pour tout ce que la culture allemande s'était naguère donné tant de mal à comprendre, à imiter, à organiser selon une méthode volontaire et tendue. Comment cela fut-il possible? Nous avons peine à le concevoir. Imagine-t-on qu'après notre défaite de 1870, des penseurs comme Renan, comme Taine, soucieux des conditions de notre relèvement, aient pu nous conseiller de chercher dans les sentences de Confucius ou de Lao-Tsu les paroles de la vie nouvelle? (1). Si l'Allemand a pu concevoir qu'il se « désoccidentaliserait » d'un même propos délibéré, si on l'a vu s'échapper, se retrancher si aisément d'un monde qui ne lui semblait plus fait pour lui, c'est que la civilisation, le progrès intellectuel, social, moral, qu'elle représente ne « s'est pas opéré de la race germanique par un développement interne »; c'est qu'elle ne fut jamais le produit d'un « progrès indigène », d'un progrès accompli par le « dedans ». Cette culture gréco-latine que dénoncent les Spengler, les Keyserling, ne lui est jamais apparue comme son bien propre, comme le fondement de son humanité : elle est restée une acquisition de ses savants, de ses philologues. « La philologie, dit M. Sylvain Lévi, a traversé le Rhin; elle a mis le pied sur un sol resté inaccessible aux légions romaines, dans ces immenses espaces que Tacite au premier siècle décrivait encore comme on décrivait au XIX^e siècle l'Afrique centrale ou l'Australie; mais aucune tradition, aucun monument, aucun instinct héréditaire n'est venu commenter ces œuvres classiques qui sont demeurées étrangères au fond germanique. Le grec, le latin sont l'apanage des savants, séparés de la multitude, les livres des « textes » où l'érudition allemande appliqua ses dons remarquables de recherche, de construction systématique; mais la vie secrète qui se dissimule dans les œuvres de l'esprit classique lui échappe; elle les traite comme un matériel d'antiquités. »

N'ayant pas participé à son passé jusqu'à s'identifier avec lui, la culture gréco-latine n'est donc pas pour l'Allemand une valeur fondamentale de civilisation. Cette civilisation, à la suite d'un Goethe, d'un Holderlin, il a bien pu prétendre en faire la conquête; mais elle reste pour lui une chose d'emprunt qui ne tient pas à l'essence même de son être et dont il peut changer. Ses philologues la lui ont découverte; ils lui en fourniront aisément une autre. N'ont-ils pas étudié, classé, mis en fiches toutes les civilisations humaines? Ils sont prêts à lui établir, avec le concours d'historiens-philosophes, un autre dossier historique, une autre filiation, un nouveau système de vie. Et cela d'autant plus aisément qu'aucun type de civilisation n'est jamais parvenu à se soumettre l'individualisme originel des Germains. De là leur facilité à se prêter à des nouvelles formes de vie, à recevoir des impulsions contradictoires; de là leur perpétuelle sédition contre l'ordre du monde, ces renversements historiques qui sont une incessante menace pour les nations plus anciennes et plus complètes, où la culture se conserve et se transmet comme une longue expérience qu'elles ne sauraient rompre sans dommage.

Henri MASSIS.

(1) Mais, comme le remarque judicieusement un écrivain allemand, M. Otto Flake : « Il existe une différence entre la situation de l'Allemagne et celle de la France au lendemain de sa défaite de 1871. L'esprit français pouvait puiser dans une tradition des expériences si intenses qu'il n'avait pas besoin de se chercher, mais seulement de se trouver; je veux parler de son passé catholique dont l'importance est telle que je renonce à en donner une simple esquisse... Alors que nous-mêmes, à cause du plus grand de nos malheurs nationaux, la Réformation, cette œuvre imparfaite, nous ne savons sur quoi nous appuyer dans le passé... Il est vrai que cela peut devenir un bonheur; pour nous, il n'y a pas de retour en arrière, il nous faut aller en avant dans l'inconnu. »

Le rapprochement franco-allemand

L'entrevue qu'ont eu en territoire français MM. Briand et Stresemann est un événement sans précédent, croyons-nous, depuis 1870. Avant la guerre, alors même que les relations entre l'Empire allemand et la République avaient atteint le degré d'une froide correction, on n'aurait pas osé risquer une rencontre officielle des dirigeants des deux peuples. La question d'Alsace-Lorraine faisait de ceux-ci des ennemis irréconciliables. Aujourd'hui, grâce à la victoire dont il ne faut pas qu'un pessimisme systématique sous-évalue les conséquences, M. Briand a pu recevoir le ministre des Affaires étrangères de Berlin et envisager avec lui l'éventualité d'un accord durable entre ceux que divisent tant de souvenirs sanglants.

On a mis en doute, dans la presse française, la fermeté du ministère de M. Poincaré. Sa conduite cependant témoigne d'un esprit de suite remarquable et d'une conviction arrêtée. Pendant la guerre, M. Briand eut la clairvoyance d'avoir sans cesse devant les yeux le problème de la paix et c'est le moment de se rappeler qu'en 1917, tout comme le chef du Gouvernement belge, il n'aurait pas reculé devant les risques de pourparlers confidentiels avec des émissaires de l'ennemi mandatés pour négocier. Bien plus que M. Ribot, M. Briand avait le sens européen. La conversation de Thoiry, envisagée à travers ce souvenir, n'apparaît plus comme une reprise ou comme une initiative irraisonnée. C'est l'exécution d'un plan dont les origines remontent à plusieurs années.

La Belgique doit-elle redouter un rapprochement de la France et de l'Allemagne?

Pour répondre à cette question, il suffit de nous rappeler que depuis près de cent ans l'antagonisme des deux grandes nations voisines a été le cauchemar de nos rois et de nos hommes d'Etat les plus clairvoyants. La Belgique ne peut vivre et prospérer que dans la paix. Vouée à devenir le champ de bataille où se vident de siècle en siècle les grandes querelles européennes, elle a assez souffert pour savoir que toute menace de guerre est pour elle une menace de mort. Comment douter, dès lors, que l'établissement de relations confiantes entre la France et l'Allemagne ne soit un idéal que nous devons appeler de tous nos vœux?

Assurément, il y a un rapprochement franco-allemand qui représente pour nous un grave péril. C'est celui dont Napoléon III et Bismarck ont comploté les conditions au cours des tractations louches qui aboutirent au traité Benedetti; c'est celui dont parlaient à voix basse, avant et pendant la guerre, certains amis de M. Caillaux. Mais ces exemples constituent précisément dans l'ensemble de la politique française des déviations qui contredisent une ligne de conduite maintenue depuis Louis-Philippe avec une conviction poussée jusqu'à l'effusion du sang; elles supposaient une rupture avec l'Angleterre et une véritable révolution dans l'esprit public.

Le rapprochement tenté par M. Briand ne s'inspire pas de ces précédents dangereux et la presse anglaise, loin de s'en plaindre, y applaudit d'une façon significative. Sans partager les illusions de ceux qui voient dans les conversations de Thoiry l'ouverture d'une ère nouvelle, il est permis de dire que la tentative des deux hommes d'Etat se justifie par de hautes et pressantes raisons.

Le traité de Versailles a laissé sans solution une foule de problèmes irritants. Il a parsemé l'avenir immédiat de véritables mines à retardement qui suffiraient, si l'on n'y prenait garde, à

(1) Cette chronique paraîtra désormais tous les quinze jours.

mettre le monde en feu. N'oublions pas que suivant des juristes renommés l'on pourrait prétendre que le délai de quinze ans prévu en 1919 pour l'évacuation de la Rhénanie n'a même pas commencé à courir. D'autres difficultés sont à échéance fixe : ainsi le plébiscite de la Sarre doit avoir lieu en 1934. Jusque-là, le sort de ce territoire reste douteux. Nous ne parlerons pas du problème des réparations qui dresse l'un contre l'autre pendant des générations le débiteur et le créancier. La paix véritable ne peut s'accommoder de tant d'incertitudes et le bon sens ordonne de tout mettre en œuvre pour réduire au lieu de multiplier les chances de conflit. C'est pourquoi il importe de rechercher en commun des solutions définitives.

Sans nous associer en rien aux reproches odieux dirigés, jadis, contre M. Poincaré, nous pensons que cet homme d'Etat a eu le tort, lors de son précédent ministère, de ne pas proposer sans cesse, aux Allemands, une atténuation raisonnable à l'application des textes de ce traité de Versailles, dont il a souligné, lui-même, tous les défauts. Le cabinet de Paris semble revenu de son erreur et, comme le gouvernement belge, il est persuadé qu'un « tiens » vaut mieux que deux « tu l'auras ».

La matière d'un rapprochement franco-allemand, c'est le besoin réciproque de certitudes, ce sont des intérêts économiques communs, notamment dans le domaine métallurgique; c'est le parti rhénan qui a établi des garanties mutuelles de sécurité. Les conversations qui vont s'ouvrir montreront quel est le terrain sur lequel pourront se rencontrer les bonnes volontés.

L'esprit de paix, dont le gouvernement allemand se dit animé, ne vit certainement pas dans toutes les fractions de l'opinion publique mais il est permis d'espérer que l'effondrement de 1918 a inspiré quelque prudence à l'ensemble de la nation. Ce serait une erreur de faire dépendre la possibilité d'un rapprochement

franco-allemand de la reconnaissance, par le Reich, de sa responsabilité dans le déclenchement de la guerre. Cette vue sentimentale du problème ne peut conduire à une appréciation exacte des choses.

L'affirmation de la culpabilité allemande dans le traité de Versailles est une de ces manifestations du pusillanisme wilsonien qui prétendait inaugurer des méthodes nouvelles dans l'établissement des relations de peuple à peuple. C'était la justification morale des exigences des vainqueurs de la guerre. Mais l'expérience prouve déjà que cette clause de principe est loin d'avoir une vertu pacificatrice. L'établissement de relations normales entre les ennemis d'hier ne naîtra que de la pression des intérêts et de la crainte d'une nouvelle catastrophe. Il faut écarter résolument du champ de la politique pratique l'hypothèse d'une Allemagne contrite et repentante battant sa coulpe devant l'univers attendri.

Les dirigeants allemands n'oublieront pas de si tôt que c'est l'invasion de la Belgique qui a cristallisé contre eux la coalition victorieuse; ils ont pu mesurer, pendant l'occupation, la force de résistance de la nation. Ces souvenirs les inciteront à ne pas renouveler la faute commise en 1914. L'essentiel, au stade où nous sommes arrivés, c'est que la Belgique donne l'impression d'être digne de son passé. L'œuvre de restauration entreprise par le gouvernement actuel acquiert une portée internationale significative quand on songe que c'est de sa réussite que dépend la place dévolue à notre pays dans les combinaisons nouvelles dont nous voyons l'ébauche. Voilà la pensée qui doit dominer, aujourd'hui, notre conduite. Nous garderons nos alliés, nous trouverons même des amis si nous savons demeurer un Etat.

Comte LOUIS DE LICHTERVELDE.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Le cardinal Touchet orateur

Il fut incontestablement un des plus grands maîtres de la parole de notre temps, un des princes de la chaire. La Belgique ne l'entendit pas, croyons-nous, avant 1909, au Congrès de Malines qui fut l'ultime grande Assemblée catholique, celle où, pour la dernière fois, l'unité, déjà menacée d'ailleurs, de notre glorieux parti resplendit avec éclat. Des tendances opposées s'y faisaient jour çà et là; l'éternelle lutte de l'idéal et de la réalité contingente donnait lieu à d'assez vives escarouches. Mais c'était chaque soir un reconfortant spectacle que de voir toutes les dissidences qui avaient éclaté dans les sections, tous les particularismes qui s'y étaient entrecroqués, se fondre dans l'unité souveraine, sous le souffle magique du plus pur enthousiasme.

Alors, Flammingants et Wallons, étatistes et non-interventionnistes, pessimistes et optimistes, prêtres et laïcs, jeunes et vieux, nationaux et étrangers, tous, catholiques avant tout, vibraient à l'unisson d'une même foi. C'était la fusion dans le foyer de la charité de tous les esprits et de tous les cœurs.

Parmi les orateurs qui eurent le don de susciter au sein des assemblées les plus nobles passions, dans cette salle du Petit Séminaire, expressément construite pour le Congrès de 1863 et où retentirent les accents des Montalembert et des Dupanloup, il faut mettre hors de pair Kurth, Woeste, le cardinal Mercier, en dehors des réunions du soir M^e Jacquier du barreau de Lyon, le vénérable octogénaire, seul survivant de cette phalange, et, au-dessus de tous, Mgr Touchet.

Evêque d'Orléans, il évoquait pour les anciens l'image de Mgr Dupanloup et, peut-être, s'éleva-t-il plus haut que son illustre prédécesseur.

Pour nous, il ne nous souvient pas d'avoir assisté à pareil triomphal oratoire. Ce fut de la première phrase à la dernière un *crescendo* d'acclamations. Mais aussi quelle rare réunion de qualités! Avec une fougue très sincère, d'ailleurs, avec les élans spontanés de la passion, sans quoi il n'y a pas de grande éloquence, quel art des effets, quelle entente de toutes les habiletés de la parole!

Organe éclatant de chaude sonorité qui remplissait aisément les plus vastes enceintes, diction pure harmonieusement scandée, fière prestance et action simple jusqu'à la familiarité, noble parfois jusqu'à la majesté, originalité frappante de l'expression et de l'image, langue nerveuse, incisive, pleine de traits, brisant à dessein la période classique en phrases brèves, enfin un mélange hardi, quelque peu romantique, de poésie et de raison : telle nous apparut la manière de Mgr Touchet, ce Normand avisé, matiné de méridional.

Le Cardinal Mercier — qui prononça lui-même, à la clôture, un de ses plus beaux discours, page profonde de philosophie de l'histoire contemporaine — avait invité Mgr Touchet à parler de la *Vaillance*.

Sur ce thème bien fait pour lui permettre de se déployer à l'aise, il eut des envolées superbes. Quand il nous dépeignit la situation de l'Eglise de France depuis la séparation de 1906, quand dans une prosopopée sublime il dressa devant nous « le bûcher dévorant » qui engloutissait toutes les propriétés ecclésiastiques, confisquées par les lois de 1907, entassant tous les sacrifices de l'holocauste : évêchés, presbytères, biens fonciers, rentes, écoles libres, fondations de messes pour les morts, caisses de retraite pour les vieux prêtres; quand, enfin, après cette lugubre énumération, plaintive

comme un thrène de Jérémie, soudain l'orateur se redressant lança ces mots : « Au-dessus de ce vaste bûcher, nous avons planté l'étendard de la liberté! Regardez comme il plane inviolé! », ce fut dans toute l'assemblée un tressaillement d'enthousiasme et d'allégresse.

« On m'a évincé de mon palais, reprit-il, qu'importe! Né dans une chaumière, je saurai mourir dans une paillote. » Ah! ces mots arrachèrent plus que des applaudissements, les larmes répondaient à celui qui nous montrait à nu le cœur héroïque de l'Eglise de France.

* * *

L'année d'après, Mgr Touchet nous revint pour une tournée oratoire dont Liège fut la première étape. Nous fûmes de ses auditeurs et nous avons gardé souvenir vivant d'une conférence sur un sujet où sa maîtrise s'était depuis longtemps donné carrière, où il avait moissonné et devait recueillir souvent encore d'incomparables succès : Jeanne d'Arc. Il fallait l'entendre dire : « Ma Jeanne! » Il la fit, par un acharné labeur, auréoler du nimbe de la sainteté. Elle lui fit donner en retour le chapeau du cardinal.

A sa lyre, Mgr Touchet avait plusieurs cordes, la corde d'or des discours d'apparat et des discours enflammés, comme celui de Malines, la corde d'argent de la conférence familière, de la causerie étincelante de verve, et même volontiers caustique. A Liège, il fit entendre la seconde et ce fut exquis.

La plus prodigieuse enfant dont l'histoire ait conservé la mémoire, la sainte guerrière, l'héroïne du patriotisme, celle qu'il avait si souvent panégyrisée à Paris, à Orléans, à Rome, celle dont il avait célébré l'épopée mystique avec des accents qui atteignaient au sublime, il nous la raconta simplement, délicieusement, émaillant son récit, avec une bonhomie narquoise, de piquantes réfutations des détracteurs de Jeanne.

Il nous souvient notamment de ce trait à l'adresse d'Anatole France qui, dans son méchant et lourd pamphlet, ne voulait voir dans Jeanne d'Arc qu'un être purement légendaire. Eh quoi! Légende! Il n'y a pas dans tout le XV^e siècle un seul personnage qui ait à son service une documentation aussi touffue que celle dont Quicherat, paléographe de génie, a rassemblé les éléments dans ses cinq volumes in-quarto!

Comme nous fûmes charmés d'apprendre ce soir-là de la bouche même de l'évêque d'Orléans la déposition recueillie par lui, au cours du procès, de notre grand historien Godefroy Kurth! Après avoir interpellé le savant, nous dit-il en substance, le savant qui connaît les documents pour les avoir palpés, j'interrogeai la conscience de l'homme. Que pensez-vous de la canonisation de Jeanne?

— Je le vois encore, redressant sa haute taille, un peu pâle de cette émotion qui vient du cœur : « Monseigneur, vous me demandez ce que je pense de Jeanne d'Arc... Je ne sais pas l'histoire. Personne ne la sait. Mais je l'étudie depuis quarante ans. Eh! bien, sur ce théâtre illustre et perpétuellement renouvelé, depuis le Christ et Marie sa Mère, je n'ai rien vu paraître de si grand, de si auguste, de si digne d'être placé sur les autels que Jeanne d'Arc! »

Jhesu, Maria! la devise de la Pucelle, son cri de guerre, inscrit sur son étendard, fut, il m'en souvient, admirablement orchestré vers la fin de la conférence. Le causeur fit place alors à l'orateur.

Jhesu, Maria! Elle pousse son cri devant les bastilles de Saint-Loup, des Augustins, des Tourelles, et ces bastilles sont prises d'assaut, et le siège d'Orléans est levé.

Jhesu, Maria! Et, dans la Loire, Jargeau, Meung, Beaugency tombent au pouvoir de Charles VII, et la victoire de Patay couronne cette magnifique campagne.

Jhesu, Maria! L'étendard de la Pucelle fut à l'honneur au Sacre de Reims. L'héroïne était là, enveloppée dans ses plis, abîmée dans la prière. Quelle journée de gloire! C'était la résurrection de la France! La foule criait Noël, les trompettes sonnèrent une fanfare folle et les carillons tonnèrent.

Sonnez, cloches de Reims, de Patay, d'Orléans, de Domremy, sonnez encore pour réveiller, en France, la foi endormie!

C'est avec cette merveilleuse souplesse que ce virtuose de la parole montait jusqu'au lyrisme pour redescendre à la causerie avec une égale facilité.

Il a prononcé, à Louvain, dans la chaire de l'Institut philosophique, une conférence sur le procès de la canonisation de Jeanne d'Arc, qui fut un chef-d'œuvre de finesse agrémentée d'un brin

de malice au sujet des exigences méticuleuses des dicastères romains. C'est que le conférencier poussa parfois assez loin la désinvolture.

* * *

Après Malines et Liège, c'est à Paris que j'entendis Mgr Touchet, dans une circonstance inoubliable, le 25 novembre 1913, pour le centenaire de Louis Veuillot, dans la basilique de Montmartre. C'était grandiose. Un océan humain. Deux cardinaux dans tout l'éclat de la pourpre, dix-huit archevêques et évêques, en chaire le plus magnifique orateur de la chaire française. Quand je le vis passer près de moi, se frayant difficilement un passage à travers les flots pressés, je fus frappé de sa pâleur, et cependant de la calme possession de lui-même. Il fut à la hauteur du sujet et de la circonstance : on n'en pourrait faire plus bel éloge.

Il était assez piquant d'entendre un successeur de Mgr Dupanloup louer celui qui fut, parfois au moins, son antagoniste. Mais la dextérité normande de Mgr Touchet franchit allègrement ce pas difficile. L'écueil de ce genre d'éloquence académique, c'est l'effort considérable imposé à la mémoire, l'encombrement de noms propres, de dates, de faits, bien capable de paralyser l'élan oratoire. Il n'en fut rien. La parole du panégyriste, dans ses formules originales et vivantes, gardait la vibration de l'inspiration première pour la communiquer aux auditeurs avec des frémissants d'enthousiasme.

A la sortie, on vendait l'*Eloge*, et je me rappelle qu'en confrontant sur l'heure le texte avec mes souvenirs tout frais, je constatai que le feu de l'action avait parfois déparé la perfection littéraire, hormis un passage où le mot parfaitement juste et adéquat s'était enfin rencontré sous le coup de l'émotion. Il n'en allait pas ainsi de l'étonnant Freppel qui reproduisait son texte mot pour mot, avec une littéralité implacable, et cela, sans l'avoir appris, car de l'avoir écrit une fois, lui suffisait pour le graver sur la table d'airain de sa tenace mémoire.

Le style de Mgr Touchet s'est apparenté dans ces belles pages à celui de son héros. Il se ramasse en formules de médaille ou s'épanche en larges harmonies. Avec quelle verve pittoresque il dessine la psychologie du terrien, de l'Orléanais, en étudiant la souche rustique de Louis Veuillot, enfant de Boynes-en-Gâtinais! Avec quel art concentré, il campe son portrait physique! Puis, pour narrer ses combats épiques, ses immortelles campagnes, ce fut comme un cliquetis d'épées ou une sonnerie de clairons. La péroraison sur ce thème si simple : « Qu'il soit imité! », eut l'éclat d'une fanfare. Il fallut le respect du lieu saint pour retenir les mains qui brûlaient d'applaudir. Je vois encore un de ses diocésains, notable d'Orléans, avec qui j'avais lié connaissance, se retourner vers moi, rayonnant de fierté, en me disant : « C'est prodigieux! »

* * *

La production oratoire de Mgr Touchet fut immense. Pendant plus de trente ans il prodigua sa parole avec une intarissable fécondité. Partout appelé, il ne se refusait jamais. et sa parole était devenue comme l'ornement obligé et splendide de toute grande manifestation religieuse. Je ne sais combien de volumes comptent ses « Œuvres choisies oratoires et pastorales », ils débordent de panégyriques, éloges funèbres, tant d'autres discours de circonstances, semés infatigablement à travers toute la France. Il s'est attaqué à tous les sujets historiques, il en a fait jaillir des torrents d'éloquence. Il a célébré avec le même bonheur des soldats comme Charette et des vierges comme la petite Thérèse. Il a répandu les fleurs de son éloquence sur des tombes illustres, celles de Mgr d'Hulst, par exemple, et du cardinal Amette, sans les refuser à d'humbles serviteurs de la France. Il fut la trompette d'or du patriotisme et de l'Eglise. Son verbe chaud, pittoresque, incarnant toujours l'idée dans l'image, hardi parfois jusqu'à froisser les exigences d'un goût sévère, mais toujours vivant, exubérant de vie fait de Mgr Touchet un des plus puissants orateurs de l'époque. Il a rempli son magistère épiscopal à sa façon très personnelle, illustrant moins la doctrine que les faits, parlant plus au cœur qu'à la raison. Il a remué les âmes et n'a cessé d'attiser la flamme des saints enthousiasmes.

* * *

La dernière fois que j'eus l'honneur de l'approcher, ce fut au service du Cardinal Mercier à Notre-Dame de Paris. Il était extra-

ordinairement vieilli. La vieillesse était tombée brusquement sur lui et avait comme éteint le rayonnement de sa personnalité.

N'importe! Il avait voulu se joindre aux autres cardinaux et évêques pour rendre le suprême hommage à celui que la France regarde unanimement comme l'honneur de l'épiscopat contemporain. Il admira beaucoup l'Oraison funèbre de Mgr Baudrillart et l'on sentait percer dans ces éloges comme un regret de n'avoir pu célébrer lui-même le grand défunt.

La mort est venue bientôt après glacer ces lèvres éloquents. Le noble héraut de la vérité a pu s'endormir dans la paix, il a rendu au Christ un beau témoignage, le Christ le reconnaîtra et sa Jeanne triomphante, venue à la rencontre de son avocat, le lui aura présenté avec une joyeuse confiance, mêlée de gratitude.

J. SCHYRGENS.

FRANCE

L'appel d'en haut Un entretien avec Ève Lavallière

De M. Robert de Flers dans le FIGARO :

Thuillères (Vosges).

Thuillères est un petit village des Vosges à une trentaine de kilomètres au sud-ouest d'Épinal; il abrite autour de son clocher quelques maisons aux toits rouges, solidement accrochées au flanc d'un de ces coteaux modérés où la terre lorraine sait si bien manifester à la fois sa mesure, sa vigueur et sa sagesse. Au pied de la colline, la fret de Darney — où la Saône s'attarde à être petit ruisseau avant de devenir grande rivière — étend ses taillis et ses futaies de Monthureux à Hennezel, des cantons impénétrables de Passavant, que fréquentent les cerfs et les sangliers, jusqu'aux cantons plus clairs qui, au nord, détachent vers Thuillères des bouquetaux pleins d'oiseaux.

La dernière petite maison de ce village, le long de la route qui conduit à Esley et à Mirecourt, ouvre ses volets bleus dans sa façade blanche. Un rosier, qui n'a point renoncé tout à fait à être sauvage, en fleurit le seuil. C'est là qu'Ève Lavallière vit dans le recueillement et dans la prière, touchée par la foi la plus profonde et la plus vive. Spectacle capable d'émouvoir plus encore peut-être les incrédules que les croyants. J'ai retrouvé, certes, bien changée celle qui fut l'une des gloires les plus charmantes et les plus précieuses du théâtre et que le théâtre n'a pas remplacée. La maladie, depuis de longs mois, la tient recluse. Chacun de ces jours n'est qu'une longue souffrance. Dans son visage pâli, les yeux ont gardé une ardeur qui s'est faite ferveur. Ils regardent plus loin, plus haut. Les mains, très amaigries, se joignent comme d'elles-mêmes. Lorsque l'air est doux, on la transporte sur une chaise-longue d'osier dans le petit enclos mi-prairie, mi-potager. Il y a dix-huit mois, elle en bêchait elle-même les plants. Maintenant, elle ne peut plus. Sa voix qui, autrefois, en des sautes irrésistibles, passait si gaïement d'un ton à un autre, est devenue grave. Une douceur infinie est descendue sur cet être fragile dont les nerfs, jadis, étaient tendus jusqu'à l'exaspération. La vie n'a point cessé d'émaner d'elle, mais ce n'est plus la vie d'ici-bas. Je l'ai écoutée pendant un long moment, avec émotion, avec respect! Aucune de ses paroles ne s'éloigne de la véritable simplicité. Chacune d'elles révèle la perfection de la vie intérieure. Elle est toute modeste et toute humble. Elle sait qu'il n'y a point de vedette au paradis. Mais, hélas! comme elle souffre!

— Les médecins ne comprennent point, me dit-elle, comment je suis encore de ce monde.

— Et vous souffrez?

— Cruellement.

— Et on ne vous promet pas une atténuation à votre douleur?

— Si, mais j'espère bien qu'il n'en sera rien. Je suis si heureuse. Vous ne pouvez pas savoir combien je suis heureuse!

— Malgré vos souffrances?

— A cause d'elles.

Je ne change pas un mot à ces paroles. Je les transcris fidèlement dans leur suavité. N'allez pas croire, cependant, que cette abnégation totale, que ce complet détachement de la terre, aient donné à Ève Lavallière l'expression d'une piété convenue et d'une solennité quelconque. Elle parle le plus

librement du monde de ses années de théâtre. Je lui rappelle que quelques jours avant la première représentation du *Roi*, à la fin d'une déplorable répétition, alors que tout le monde sans en excepter les auteurs, croyait au désastre, elle me prit à part et me dit : « Eh bien, puisque c'est comme ça, je vais aller tout à l'heure mettre un cerge à Notre-Dame-des-Victoires et on verra bien! » Ève Lavallière sourit :

— Oui, je me souviens. J'ai eu de ces élans. Ils étaient très sincères, soyez-en sûr. Souvent je balbutiais, mais quel pauvre balbutiement! Vous n'avez pas oublié combien j'étais insupportable, exigeante pour mes rôles et pour moi-même, voulant à tout prix élargir, amplifier, grandir mes personnages?

— Vous étiez plus grande que vous.

— Oui, c'est cela. C'est que, voyez-vous, je sentais obscurément que j'étais capable de quelque chose de très beau. Evidemment, je me pouvais pas me figurer que ce serait si beau que cela. Si d'ailleurs on m'avait dit, à ce moment-là, ce que ce serait, je crois que j'aurais été bien ennuyée... J'étais si éloignée de la bonne route... C'est par le diable que je suis arrivée à Dieu. Mais une conversion c'est dur les premiers mois et même les premières années. On ne passe pas en un moment des ténèbres à la lumière. Il y a des hésitations, des doutes, du clair-obscur. Seulement, lorsque le jour de la victoire — de la victoire sur soi-même — se lève, quelle joie! Quelle béatitude!

Comme pour retenir, sans en rien laisser perdre, toute la beauté de l'heure décisive, Ève Lavallière ferme les yeux, toute au souvenir du magnifique et pourtant si humble triomphe. Le jour décline, le brouillard de la forêt monte vers le village, la petite pièce s'emplit d'ombre. Quelques meubles de bois, un bahut sur lequel s'alignent des images et des statuettes de piété. Au mur, seul témoin de l'ancienne vie, une photographie d'Ève Lavallière dans la *Veine*. On la retrouve en 1917, accompagnée d'une lettre d'admiration respectueuse, sur le corps d'un petit soldat inconnu tombé face à l'ennemi devant Comblès. Il n'avait pas eu le temps de la mettre à la poste. C'est le souvenir d'une âme.

Dans le petit logis étroit et rudimentaire, tout est net, ordonné, ainsi que dans une cellule. Ève Lavallière est pauvre et a voulu l'être. Tout ce qu'elle possédait, elle l'a donné aux œuvres ou aux pauvres directement. Elle n'a gardé pour elle, et encore l'y a-t-on forcée, qu'une petite rente qui assure tout juste son indépendance. Elle ne se plaint pas. Et de quoi pourrait-elle se plaindre avec ses yeux de félicité? Elle ne témoigne nulle indignation en songeant aux piètres inexactitudes et aux sottises méchantes dont on a entouré sa retraite. Elle ne s'en préoccupe point. Au vrai, depuis dix années, on a tout, ou à peu près tout ignoré d'elle. Très simplement, très doucement, elle remet au point les misérables légendes, en me racontant avec une incomparable modestie son existence depuis qu'elle a quitté la scène.

— Lorsque je me suis sentie touchée par la grâce, je suis venu dans ce pays que je connaissais déjà. Le château de Saint-Baslemon, que Fernand Samuel, mon maître et mon ami, avait acheté il y a vingt-cinq ans environ, était, en effet, tout proche et j'étais allée l'y voir à plusieurs reprises. Mes promenades m'avaient souvent conduite jusqu'à Thuillères. J'aimais ce village, parce qu'il est joli, peut-être aussi parce qu'il est pauvre. Voulaient vivre loin du bruit, isolée, j'y ai acheté cette petite maison. Et puis, je suis partie pour Lourdes. Là, j'ai eu le grand bonheur de rencontrer Mgr Lemaître, archevêque de Carthage. Il a daigné prendre en miséricorde ma détresse morale; il a soutenu mes premiers pas dans la vraie chemin. Je lui dois tout; je lui dois mon âme. Mon vœu intime, ma volonté, étaient d'entrer au Carmel. Je ne l'ai pas pu. Il m'a toujours fallu commencer par de petits rôles. Mgr Lemaître m'a dissuadée de ce projet à cause de ma santé déjà chancelante. Il m'a expliqué que Dieu ne voulait point du suicide, alors même qu'il lui est dédié. Je n'ai donc jamais été religieuse. Je fais seulement partie du Tiers Ordre franciscain. Les membres du Tiers Ordre sont des chrétiens qui vivent dans le monde. Saint-François a voulu qu'il en fût ainsi parce qu'il voyait là le moyen de propager le désir d'une vie plus proche de la perfection. Mgr Lemaître me promit de ne pas m'oublier et, avec une infinie bonté, il tint parole. L'année suivante, en effet, il m'appela en Afrique et me permit de m'enrôler parmi les infirmières de l'Islam qui, à distance respectueuse, s'efforcent de continuer l'œuvre du Père de Foucauld. Vous pouvez vous imaginer quelle est la misère des pauvres villages du bled dans l'Afrique du Nord. Deux par deux nous allions dans les douars pour soigner les malades et surtout les enfants. Notre mission n'était point de faire directement de l'apostolat, mais d'assainir les corps et, par notre zèle et notre dévouement, de toucher les âmes. C'est ainsi que pendant trois années, j'ai eu la joie de me consacrer tout entière à cette œuvre. Enfin! j'étais utile, je servais Dieu, en secourant la misère et la souffrance! Mais, hélas! au bout de ce délai, mes forces m'ont trahie. J'ai dû obéir, regagner la France. Je ne pouvais plus que prier. Je suis alors rentrée à Thuillères et j'y finirai mes jours, bientôt.

— Ne dites pas cela, je suis sûr que je vous retrouverai ici l'année prochaine.

— S'il plaît à Dieu. Je suis entre ses mains. Que sa volonté soit faite. Je n'ai plus rien à attendre de ce monde. Le grand bienfait que j'implorais du ciel m'a été accordé. Mon enfant, mon petit Jean, est revenu auprès de moi. Il m'est arrivé brisé par la vie et par la maladie. Je l'ai guéri physiquement. Dieu l'a guéri moralement. Il partage aujourd'hui mon espérance, ma certitude, ma foi. Vous voyez que j'ai été comblée! Adieu, mon ami, je prierai pour vous. Mais dites bien, lorsqu'on vous parlera de moi, dites bien, à tous ceux qui me connaissent, que vous avez vu la plus heureuse, la plus parfaitement heureuse des femmes...

Je l'ai dit.

Et tandis que je m'éloigne de la petite maison blanche aux volets bleus, l'admirable lettre de Bossuet au maréchal de Bellefond, à propos de Louise de La Vallière, au seuil du Carmel, me revient à la mémoire : « Il me semble que sans qu'elle fasse aucun mouvement, ses affaires avancent. Dieu ne la quitte pas, et sans violence elle rompt ses liens... En vérité, ses sentiments ont quelque chose de si divin que je ne puis y penser sans être en de continuelles actions de grâces... Cela me ravit et me confond. Je parle, et elle fait. J'ai les discours, et elle a les œuvres. Quand je considère ces choses, j'entre dans le désir de me taire et de me cacher. »

Robert DE FLERS,
de l'Académie française.

TCHÉCOSLOVAQUIE

Les Ruthènes

M. Stephen Graham a visité dernièrement la Russie subcarpathique, qui fait partie aujourd'hui, on le sait, de la Tchécoslovaquie et envoie au *Times* ses impressions.

Il a remonté la rivière Uzh jusqu'à la frontière polonaise. La chaussée menant à Lwow semble aujourd'hui bien délaissée. Le jour de la Saint-Pierre et Paul, les villageois et villageoises portaient leur costume national, aux couleurs voyantes, et offraient un coup d'œil pittoresque et charmant.

Les villages sont construits presque entièrement en bois, les toits des maisons, en forme de pyramides, sont couverts de mousse et de paille



pourries. L'aspect est de nature à plaire plutôt à l'artiste qu'à l'économiste. Apparemment, beaucoup de demeures sont partagées, par les habitants, avec leurs cochons et leurs poules. Ces cabanes, de même que l'aspect des pigeonniers et des puits, rappellent la véritable Russie.

Les églises — catholiques et orthodoxes — sont pleines les jours de fête. Détail curieux, sur presque chaque clocher, on voit une horloge blanche peinte et, dès lors, indiquant toujours la même heure!

D'une façon générale, la civilisation est, dans ce pays, des plus primitives. La population est pauvre et peu affectée par les influences qui, ailleurs, causent les changements.

Les Juifs sont nombreux. Ce sont des Juifs ancienne manière et dévots. Ce sont aussi des Juifs sans ambitions et auxquels la fortune n'a pas souri. Ils restent plongés dans la misère, tout comme le reste de leurs compatriotes.

Tout le monde semble avoir le caractère facile et être d'un bon naturel. On se dispute parfois pour des questions d'ordre religieux, mais sans fanatisme.

Tout est simple et sans prétention. Des oléographies à bon marché tapissent, à l'intérieur, les murs des églises.

Dans les Carpathes, au milieu des bois, il y a abondance de fleurs, à ce point que le vert est, pour ainsi dire, éclipsé par le rouge et le bleu.

Pays de toute beauté, pays idéal pour le touriste qui veut s'éloigner des sentiers battus, et pays combien intéressant!

La capitale est Uzhgorod (Ungvar, en hongrois). La ville de Munkacevo est une ville industrielle, qui compte quinze mille Juifs, mais moins de millionnaires qu'avant la guerre. Les habitants de Munkacevo prédisent à la Russie subcarpathique un bel avenir. Seulement, l'agriculture a besoin de devenir plus scientifique, et il faut trouver des débouchés pour les produits du pays. Munkacevo souffre de la proximité des frontières fermées et de son éloignement de Prague. Le russe y domine.

C'est certainement un malheur pour ce pays que la Russie compte si peu en Europe. C'est à peine si on peut y trouver un journal russe (exception faite pourtant de ceux qui y sont publiés). M. Stephen Graham n'est pas parvenu à obtenir, dans les librairies, des ouvrages de classiques russes.

Selon lui, tôt ou tard, le pays sera lentement tchéquisé. Si les intellectuels font ce qu'ils peuvent pour cultiver la langue russe et l'enseigner à leurs enfants, le prolétariat se dit qu'il a plus d'intérêt à apprendre le tchèque. Et le peuple commence à se faire à l'idée qu'il lui faut servir loyalement l'Etat tchécoslovaque et s'en-assimiler la langue et la littérature.

M. Stephen Graham a constaté que la classe ouvrière est mécontente et soupçonne que ce mécontentement est dû à la propagande soviétique.

S. D. N.

Autriche et Hongrie.

Sir Arthur Salter examine dans le *Times* l'œuvre de la S. D. N. en Autriche et en Hongrie, œuvre aujourd'hui achevée. Les deux commissaires généraux respectifs, MM. Zimmermann et Jeremiah Smith ont quitté Vienne et Budapest, et le moment semble venu de passer en revue ce qui a été fait.

Lorsque la S. D. N. a commencé à venir en aide à l'Autriche, il n'y avait pas d'exemple d'un pays dont les finances auraient été complètement désorganisées et dont la monnaie serait tombée à moins de 1/10,000 de sa valeur, regagnant la stabilité : aussi les principes, en vertu desquels devait être opéré le « sauvetage » n'avaient-ils pas encore été essayés.

Il est difficile de se représenter, aujourd'hui, à quel point l'état de l'Autriche semblait désespéré en 1922, à quel point ce pays paraissait être au seuil de l'anarchie et de la débâcle, et le rapport de la Commission des finances de la S. D. N. de ce temps-là reflète vivement les appréhensions avec lesquelles la tentative de sauvetage fut entreprise.

Elle a pris dix-huit mois de plus que la période minima jugée possible en 1922. Avant de décider que le travail d'assainissement était achevé, la S. D. N. a procédé à deux enquêtes spéciales : une en août 1924, portant sur le budget; l'autre, en août 1925, portant sur la situation économique (MM. Rist et Layton). La S. D. N. a attendu plus d'un an, à partir de la première réalisation de l'équilibre budgétaire et trois ans et demi à partir de la stabilisation monétaire; elle a institué une période transitoire de six mois (janvier-juin 1926), au cours de laquelle les commissaires généraux sont restés à leur poste sans contrôler le budget au sens propre du mot; et elle s'est assurée, pour l'avenir, d'autres garanties supplémentaires qui n'avaient pas été envisagées au début.

Les résultats de l'expérience ont surpassé l'attente sous tous les rapports, sauf celui de la durée. Aujourd'hui, pour retrouver la stabilité économique, l'Autriche devra toujours progresser lentement et en surmontant divers obstacles, mais sa stabilité financière est assurée.

La reconstruction de la Hongrie a été techniquement plus facile. Les principes du projet de réforme étaient, dans les grandes lignes, analogues à ceux appliqués en Autriche et le succès a été complet. Les deux années budgétaires qui viennent de s'achever ont laissé un excédent de 150 millions de couronnes-or. La couverture métallique est aujourd'hui de 55 % au lieu des 20 % prévus par les statuts.

Deux observations spéciales doivent être faites en ce qui concerne le plan de reconstruction hongrois : 1° Le système des transferts, qui constitue la particularité la plus intéressante du plan Dawes, a été en fait inventé et appliqué pour la première fois à l'usage de la Hongrie; 2° Les fonctions du commissaire général ont pris fin en vertu d'une décision unanime du Conseil de la S. D. N., y inclus les membres français et tchèques, sur la recommandation unanime d'une commission politique dont faisaient partie un Serbe et un Roumain, et, conformément à l'avis unanime de la commission financière comptant parmi ses membres un Tchéque et un Français. Cela, au moment où le ressentiment causé par l'affaire des faux billets de banque français, était à son comble.

Quelques remarques d'ordre général encore :

Ni en Hongrie, ni en Autriche, une partie tant soit peu importante de l'emprunt conclu pour boucher les déficits budgétaires au cours de la période de réforme ne fut véritablement employée à cet effet. La confiance revint très vite, et la puissance récupérative des ressources naturelles des deux pays se révéla étonnante.

Le principal rôle des emprunts internationaux — et en cela ils étaient indispensables — fut de faire renaître la confiance.

L'expérience acquise en Hongrie et en Autriche a déjà exercé une profonde influence sur d'autres pays : plan Dawes; stabilisation polonaise de 1924, qui maintint la monnaie nationale au niveau voulu durant plus d'une année, mais qui ne comporta pas d'emprunt international.

Un détail des projets de reconstruction mérite de retenir l'attention : c'est celui qui prévoit la stabilisation monétaire d'abord, l'équilibre budgétaire ne venant qu'en second lieu — contrairement à ce que la Conférence de Bruxelles (1920) avait suggéré. Les résolutions bruxelloises doivent certainement être modifiées ou complétées; et sans une stabilisation monétaire immédiate, l'équilibre budgétaire n'aurait été d'aucun secours ni pour l'Autriche, ni pour la Hongrie, ni pour l'Allemagne. Ce n'est que là où la désorganisation n'est pas encore complète que l'établissement de l'équilibre budgétaire et la stabilisation monétaire peuvent avoir lieu simultanément.

AMERIQUE DU SUD

Les intérêts anglais

D'après un article de W. A. Hirst : Les intérêts britanniques dans l'Amérique du Sud dans *The Fortnightly Review* de septembre 1926.

De tout temps, la Grande-Bretagne s'est vivement intéressée au maintien des relations commerciales avec l'Amérique du Sud. L'appui qu'elle donna aux colons luttant pour l'indépendance, lui assura longtemps leurs sympathies. La Grande Guerre ébranla la situation acquise par l'Angleterre dans ces parages, et il est de fait que depuis, elle ne cesse d'y perdre du terrain.

C'est ainsi qu'en 1907, les importations anglaises au Brésil formaient 30 % du total, celles des Etats-Unis 12 3/4. En 1923, au lieu de ces chiffres nous avons 22 1/2 % pour l'Angleterre et 18 3/4 % pour l'Amérique.

En Argentine, les chiffres respectifs sont 34 et 14 1/2 pour 1907, 19 et 14 pour 1923.

C'est pire encore au Chili où les Etats-Unis ont dépassé la Grande-Bretagne : 37 et 10 en 1907, 22 et 25 en 1923.

Passons au Pérou : 26 et 22 en 1906, alors qu'en 1923 la part de l'Amérique est le double de celle de l'Angleterre : 19 et 38!

L'ouverture du canal de Panama a certainement joué dans ce changement un rôle de premier ordre. Mais l'Angleterre semble se rendre peu compte du sérieux de la situation. Le gouvernement fait peu pour venir en aide aux commerçants; l'initiative privée manque d'énergie.

Il faudrait de la part de l'Angleterre un changement complet d'attitude sur toute la ligne. Il ne s'agit pas seulement d'apprendre

l'espagnol ou le portugais; il faut encore apprendre à comprendre une mentalité qui est devenue étrangère aux Anglais. C'est ainsi que nous en sommes venus en Europe à regarder les masses ouvrières comme appelées à gouverner, pour ainsi dire de droit divin, et comme se distinguant par une sagesse mystérieuse et toute particulière. Ou du moins, si aucun homme intelligent ne pense cela sérieusement, personne n'y contredit. Dans l'Amérique latine, au contraire, le gentleman a autant de mépris pour l'ouvrier qu'un avocat ou un fonctionnaire hindou en a pour un « intouchable », ou un coolie. C'est l'atmosphère qui régnait en Angleterre au XVIII^e siècle.

Il ne s'agit donc pas seulement de connaître la langue de ces peuples. Il faut aussi étudier leur histoire et leur littérature. Or, sous ce rapport, rien n'est fait. Qui sait par exemple, qu'Olmedo est un des plus grands poètes du continent sud-américain? Qui en Angleterre a écrit sur lui une monographie? Pourquoi faut-il en revanche qu'un Français ait traduit ses poèmes et qu'un professeur de l'Université d'Indiana ait consacré un volume à cet Ecuadorien, de même qu'à Bello, le Vénézuélien, et à Danio, le Nicaraguéen?

Oui, pour connaître l'histoire littéraire de ce pays, voilà les Anglais obligés à marcher à la remorque des Etats-Unis, et traversant l'Atlantique, forcés de consulter par exemple l'ouvrage d'Alfred Coester. On ne traduit en Angleterre presque rien de ce qui paraît à Lima, à Buenos-Aires, à Santiago. On dirait qu'un abîme sépare les universités britanniques de la vie sud-américaine. Quel contraste avec les Etats-Unis qui ont l'Union pan-américaine, son *Bulletin* et l'*Hispanic-American Society*; avec la France qui possède la *Revue de l'Amérique latine*.

C'est que les méthodes anglaises sont désuètes; c'est que les fabricants et commerçants anglais se cramponnent encore aux méthodes de leurs ancêtres qui exportaient dans ces régions enchanteresses où le ciel ne cesse jamais de sourire, des cargaisons de ... patins! C'est que le gouvernement anglais est aussi en retard et donne au commerce anglais à peu près aussi peu d'assistance que lorsque les Etats-Unis étaient une nation de pionniers et lorsque l'Allemagne avait les mains pleines chez elle!

Il faut, derrière le commerce de nos jours, une diplomatie énergique. Il faut que les clients étrangers de l'Angleterre soient frappés par l'énergie et l'adresse des représentants. Il faut que ce ne soient pas seulement les firmes privées, mais les gouvernements qui fassent de la publicité. Alors que le gouvernement de Washington publie à l'usage des commis-voyageurs américains d'excellents volumes de 700 pages embrassant tout le continent sud-américain jusques et y compris la Patagonie, à Londres on reste impassible.

La situation exige des remèdes et une action concentrée : étude de la langue espagnole, de la littérature sud-américaine, des particularités des peuples de l'Amérique latine. Il faut de nouveaux livres, des revues spéciales, une société spéciale, une amélioration et une extension du service consulaire. Il faut briser le monopole des Etats-Unis dans les possessions britanniques des Indes occidentales, monopole qui mine le prestige anglais.

La situation d'aujourd'hui est un des effets de la guerre. Avec de l'énergie, elle peut être améliorée, mais il y a beaucoup de terrain à regagner. Des méthodes nouvelles et des connaissances nouvelles sont à cette fin indispensables. Les Anglais ont une côte pénible à remonter, et il leur faudra travailler patiemment et intelligemment.

Catholiques Belges

ABONNEZ-VOUS à

La revue catholique

des idées et des faits

Imp. A. LÉSIGNÉ, 27, rue de la Charité, Bruxelles.

GASTON PHILIPS & C^{ie}

OPÉRATIONS COURANTES

Exécution des ordres de Bourse au comptant et à terme à Bruxelles, au courtage officiel, et aux Bourses étrangères aux meilleures conditions;

PAYEMENT DES COUPONS

PRÊTS SUR TITRES

Souscriptions sans frais à toutes les émissions. — Renseignements sur toutes valeurs cotées et non cotées. — Vérification des titres. — Toutes opérations de banque et de change. — Correspondants sur toutes les principales places étrangères;

BANQUE ET CHANGE

RUE MONTOYER, 4, BRUXELLES

Téléphones : Direction 352,02 Bureaux 303,88 — 319,92
Adresse télégraph. : PHILTON-BRUXELLES
Compte chèques postaux n° 7083

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL :

100,000 Titres de Capital . . fr. 100,000,000

100,000 Parts de Réserve . . fr. 250,628,393

Total . . fr. 350,628,933

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 300 villes et localités importantes du pays.



Tailleur - Couturier

- Fourreur -

CHEMISES

CRAVATES

COLS

DUPAIX

CHAPRAUX

CANNES

PARAPLUIES

TÉLÉPHONE 23116

27, Rue du Fossé-aux-Loups, Bruxelles

Une réalisation magnifique.

Les célèbres Chœurs de la Chapelle Sixtine à la portée de tous.

O
D
É
O
N

Demandez à
votre fournisseur



les nouveaux
Disques ODÉON

O
D
É
O
N

Demandez

- | | |
|-------|---|
| 76826 | } Exultate Deo, G. PIERLUIGI DA PALESTRINA (1524-1594).
Laudate Dominum, G. PIERLUIGI DA PALESTRINA (1524-1594). |
| 76828 | } Ave Maria, T. LUDOVICO DA VITTORIA (1545-1611).
Innocentes, LUCA MARENCO (1550-1599). |

PAR LES CHANTEURS DE LA BASILIQUE ROMAINE.